

Le Recéleur, par Hippolyte Vallée,...


BnF Gallica

LE
RECÉLEUR,

PAR 917

HIPPOLYTE VALLÉE,

AUTEUR DU POMPIER, DE LA FIGURANTE, DE COLETTE, OU LA FILLE ADOPTIVE, DU BIGAME, DES CHANOINES DE PARIS, ETC., ETC.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

LECOINTE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 49;
CORBET, QUAI DES AUGUSTINS N° 61;
PIGOREAU, PLACE S.-GERMAIN-L'AUXERR., N° 20.

1835.

LE RECÉLEUR.

IMPRIMERIE DE A. HENRY,
rue Gît-le-Cœur, n° 8.

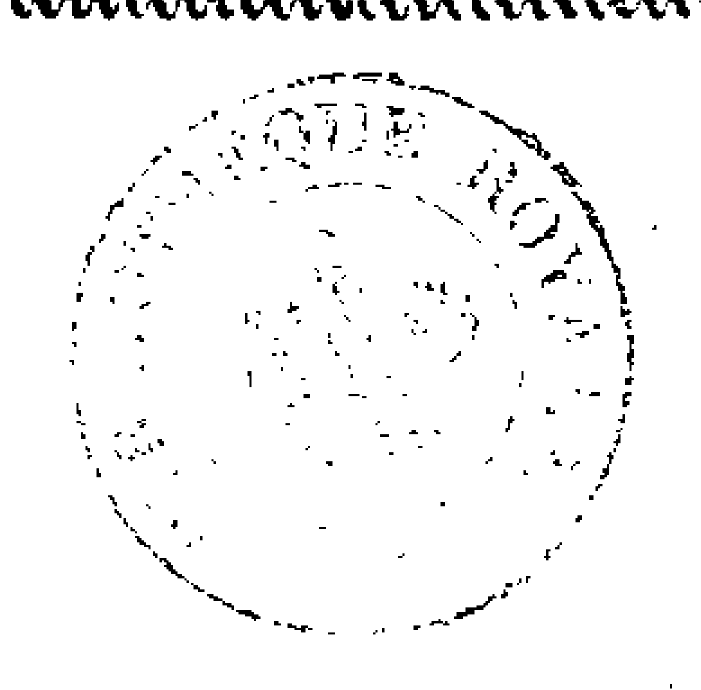
LE RECÉLEUR,

PAR

HIPPOLYTE VALLÉE,

AUTEUR DU POMPIER, DE LA FIGURANTE, DE COLETTE, OU LA FILLE ADOPTIVE, DU BIGAME, DES CHANOINES DE PARIS, ETC., ETC.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

LECOINTE, QUAI DES AUGUSTINS, Nº 49;
CORBET, QUAI DES AUGUSTINS, Nº 61;
PIGOREAU, PLACE S.-GERMAIN-L'AUXERR., Nº 20.

1835.

LE RECÉLEUR.

CHAPITRE PREMIER.

AMOURS.

Et l'amour vient sans qu'on y pense.

Henri, pour se dérober aux regards de Frédéric, avait pris par une petite rue détournée et marchait précipitamment. Il fut suivi par un enfant couvert de lambeaux, qui, d'une voix gémissante, le suppliait d'avoir pitié de sa mère.

Un appel fait à sa générosité pour soulager une mère souffrante, ne pouvait manquer d'être entendu par Henri, tel préoccupé qu'il fût. Il tira de sa poche une pièce de monnaie et la donna à l'enfant.

— Oh ! Monieur, s'écria ce dernier, que je vous remercie !

Et à l'instant il entra dans la boutique d'un boulanger, acheta un pain, en ressortit, et se dirigea vers une allée qui se trouvait en face de la boutique qu'il venait de quitter. Henri n'avait rien à faire; l'enfant qui venait de s'adresser à lui l'intéressait; il le suivit; un escalier tortueux, et dont la rampe était une faible corde, le conduisit jusque sous le faîte; il vit le petit malheureux entrer dans un repaire affreux et dégoûtant de misère.

Une malheureuse femme y gissait étendue sur quelques brins de paille, à peine recouverte d'un mauvais morceau de tapisserie.

Jamais l'indigence ne s'était présentée aux yeux étonnés de Henri sous un aussi effrayant aspect. La malheureuse mère, que la faim tourmentait horriblement, saisit le pain que lui apporta l'enfant et le dévora avec avidité.

L'enfant s'apprêta à retourner implorer la pitié publique.

— Quoi, Monsieur, dit-il en se retournant, vous étiez là?

— Oui, mon ami.

— Ma pauvre mère!

— Elle est bien à plaindre.

— Ah, Monsieur!

Et l'enfant se mit à pleurer.

— Qui donc a pu vous réduire à une misère aussi profonde ?

L'enfant regarda Henri, balbutia quelques mots et pleura plus fort.

— Parle, mon petit, ne crains rien.

— Je ne puis répondre à votre question. Il n'y a pas long-tems que je suis auprès de ma mère.

— Et où étais-tu donc ?

— En pension.

— En pension ?

— Oui, Monsieur,

— Et pourquoi t'en a-t-on retiré ?

— Je ne sais.

— Qui donc payait ?

— Papa.

— Où est-il ton père?

Ils en étaient là, l'un de son interrogatoire, l'autre de ses réponses,

lorsqu'une jeune fille qui montait l'escalier se présenta devant eux.

— Voilà ma sœur, dit l'enfant, elle pourra, mieux que moi, répondre à vos questions.

Et en disant cela, il se mit à descendre l'escalier si précipitamment, que Henri eût vainement essayé de le retenir.

La jeune fille, intimidée par la brusque apparition de l'étranger, n'osait avancer, et l'escalier était si étroit, qu'il fallait, pour la laisser passer, que Henri remontât jusque dans la chambre de la malade, si tant est qu'on puisse donner ce nom à un repaire aussi hideux, ou que la jeune fille descendît jusqu'au pallier le plus près.

Henri remonta donc le degré à demi usé: la jeune fille le suivit, et

lorsque tous deux furent entrés dans ce triste asile.

— Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit le jeune homme, je ne suis point conduit ici par un simple mouvement de curiosité.

— Monsieur...

— Un jeune enfant est venu solliciter ma générosité en faveur de sa mère ; j'ai voulu voir s'il était mû par un sentiment aussi respectable : j'ai reconnu la vérité... et si je puis vous être de quelque secours, parlez, Mademoiselle, il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour... vous...

La jeune fille, au lieu de répondre, se prit à pleurer abondamment, et ses yeux se portèrent sur la pauvre femme qui continuait à dévorer tranquillement le pain que son fils lui avait apporté ; mais la malheureuse

perdit son hilarité aussitôt qu'elle eût vu couler les larmes de sa fille, et, sans cesser de manger, elle en versa elle-même.

Aussitôt que la jeune fille aperçut les pleurs que répandait sa mère, elle sécha les siens, se précipita vers elle, lui prodigua les plus vives caresses, les plus tendres noms, et sut bientôt ramener sur son front la preuve de la tranquillité.

Ému de cette scène touchante, Henri se sentait attendri, et considérait avec respect ce modèle de piété filiale, tandis que lui. . .

De si cruelles réflexions vinrent à cet instant s'emparer de son esprit, qu'il ne put retenir un profond soupir, et qu'une partie des angoisses que son cœur éprouvait se peignit sur son visage.

La jeune fille se méprit sur les sentimens qui le déchiraient. Croyant que la vue de sa misère était la seule chose qui l'émût.

— Pardon, Monsieur, pardon de vous faire ainsi prendre part à nos peines.

Et elle cherchait à contenir ses larmes prêtes à s'échapper de nouveau.

— Hélas! Mademoiselle, l'aspect de tant de vertu unie à tant de malheurs, n'est-il pas suffisant pour exciter des sentimens de compassion? Faut-il que d'autre.s.

En ce moment, il fut interrompu par le bruyant retour de John qui rapportait un scheling à sa sœur, et fut le montrer à sa mère qui se livra à un accès de rire immodéré en voyant

la pièce d'argent, la prit et la baisa à plusieurs reprises; puis la rendit à l'enfant en lui faisant signe d'aller chercher quelques provisions.

— Monsieur m'a porté bonheur, dit John en sautant de joie; ma sœur, que veux-tu que j'aille chercher ?

Et comme la malade se montrait fâchée qu'on n'exécutât pas ses ordres.

— Attends-donc, bonne mère, attends-donc, lui dit John, en lui faisant une de ces caresses que l'on prodigue ordinairement à l'enfant dont on veut calmer l'impatience, attends donc que sœur Jenny ait décidé ce qu'il faut prendre.

Et il l'embrassa.

Puis il revint à sa sœur :

— Eh bien ! quoi ? dit-il.

— Mon Dieu ! ce que tu voudras, mon ami.

— Ce que je voudrai.

—ui.

— Ah ! c'est bien.

Et John descendit l'escalier en répétant :

— Ah ! ce que je voudrai ?

Pendant ce court entretien, Heuri avait examiné Jenny, comme son frère l'avait appelée, et, malgré la pauvreté de ses vêtemens, il avait reconnu qu'elle était d'une beauté rare.

Ses cheveux couleur de jais, attestaient une origine autre que celle anglaise. Ses yeux, bien fendus, étaient du plus beau bleu, et respiraient une douceur extraordinaire : sa taille était

élevée, mais le désordre de ses habits lui faisait perdre tout ce qu'elle aurait pu présenter de gracieux.

— Mademoiselle, reprit Henri, daignez, je vous en supplie, accepter des secours que je puis vous offrir et dont votre situation me prouve que vous avez le plus grand besoin.

En ce moment, la moribonde faisant un violent effort, sortit de son apathie habituelle et s'écria :

— Nous n'avons besoin de rien, Monsieur.

Et elle se remit à dévorer machinalement les restes de pain, épars autour d'elle.

— Vous l'entendez, Monsieur, reprit la jeune fille d'un ton triste et que démentait le ton avec lequel elle

s'exprimait, nous n'avons besoin de rien.

— Mademoiselle, ma jeunesse est peut-être la cause qui vous fait repousser mes offres.

— Oui, oui, reprit encore la malheureuse qui gissait sur la paille, oui, voilà la cause.

Henri avait cru jusqu'alors qu'elle était étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle et privée de la raison ; mais convaincu qu'il s'était trompé, il s'approcha d'elle et lui dit :

— C'est à vous, Madame, que j'offrirai mes services, et si vous pouviez connaître le sentiment qui me porte à agir ainsi, je suis persuadé que vous ne vous refuseriez pas à les accepter.

— Je ne veux pas les connaître.

— Madame.

— Je ne veux rien savoir.

— Ne la contrariez pas, dit doucement Jenny.

— Je voudrais cependant...

— N'insistez pas davantage : Jenny, ma Jenny n'acceptera rien de vous. Ma fille, c'est encore un de ces corrupteurs que le démon a poussé sur tes pas... Il t'offre des richesses, refuse-les... et cependant... j'ai faim...

— Oh !

Et la jeune Jenny fille en larmes. John reparut. Il avait profité de la latitude qui lui avait été donnée, et avait acheté, pour son scheling, des gâteaux, des fruits, des bonbons; il fut déposer le tout devant son infortunée mère, qui rit aux éclats en voyant cet amas de friandises, et dit d'un ton solennel à Henri :

— Vous le voyez, Monsieur, nous n'avons besoin de rien.

Et elle se mit à manger les gâteaux avec une voracité peu ordinaire. John s'approcha et la pria de lui en donner un peu. Elle le repoussa durement sans mot dire, le menaça du poing et serra le tout dans les plis de la misérable couverture qui la couvrait. John se mit à pleurer : mais Henri sut tarir la source de ses larmes en lui rendant le schelling qu'il regrettait alors d'avoir si follement employé.

— Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, puisque vous refusez mes secours, puis-je au moins espérer que vous me permettrez de revenir m'assurer de la santé de votre mère.

— Hélas ! Monsieur, pourquoi in-

sister sur ce point?... Ne venez pas, Monsieur, épargnez-vous ce triste spectacle.

— Henri, trop ému, ne pouvait répondre ; mais ne voulant pas perdre l'occasion qui s'offrait à lui de mettre à exécution le projet généreux qu'il avait conçu, il sortit et laissa seules Jenny et sa triste mère.

Ainsi qu'il l'avait prévu, il rencontra John dans l'allée : il remontait avec des provisions plus convenables que celles qu'il avait précédemment achetées.

— Tenez, Monsieur, voyez, dit-il, si j'ai bien tiré parti de votre schelling; mais cette fois-ci, je ne les céderai pas à ma mère; car j'ai faim aussi, moi, et je suis certain que Jenny aussi, n'a pas encore déjeûné.

— Tu crois, John?

— J'en suis sûr.

— Mais, mon ami, tu n'as là que de la viande, des fruits..., et ta mère a mangé tout le pain que tu avais apporté.

— Ah ! mon Dieu, c'est vrai, dit l'enfant d'un ton de désespoir, comment faire, donc ?

— Il faut en aller chercher un.

— Je n'ai plus d'argent.

— Je t'en donnerai.

— Vous êtes trop bon.

— Ecoute, John.

— Oui, Monsieur.

— Y a-t-il ici près un marchand de meubles ?

— Tout près, Monsieur.

Et il conduisit Henri chez un fripier qui demeurait à quelque distance. Henri marchanda et acheta un lit, une table, deux chaises : il

n'était pas riche, nous le savons. Il dit ensuite au marchand de porter tous ces effets chez la mère du jeune homme qui l'accompagnait.

John ouvrait de grands yeux et ne savait réellement pas si ce qu'il voyait était vrai.

— Comment, Monsieur, dit-il à Henri, tout ceci va être à nous?

— Oui, mon ami.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, ma pauvre mère... va-t-elle être heureuse!

— Maintenant, John, il te faut acheter du pain... tiens, voilà dix francs.

— Pour du pain?

— Non, pas tout: ce qui te restera, tu le remettras à ta sœur. Elle en achètera ce qu'elle jugera à propos: Je reviendrai vous voir.

— Oh ! oui, Monsieur, revenez, je vous en supplie.

— Sois tranquille, tu me reverras.

Il embrassa l'enfant, lui remit les dix francs promis et s'éloigna.

Henri, en venant pour supplier une femme perdue de lui garder le secret, avait été entraîné dans une affaire dont les suites devaient être pour lui bien autrement sérieuses qu'il ne le pensait lui-même.

Henri croyait n'avoir obéi qu'à la voix de l'humanité, et une plus forte avait parlé à son âme. Les attraits de Jenny n'avaient pas été pour peu dans sa libéralité, et il faut avouer qu'ils étaient assez puissans pour inspirer de tels sentimens à quiconque se trouvait en leur présence.

Tout ému encore des scènes qui venaient de se passer sous ses yeux,

Henri reprit le chemin de la fabrique, et y arriva au moment où la famille rassemblée allait se mettre à table.

CHAPITRE II.

—

SUITE DU PRÉCÉDENT.

'Il frappe.

Henri était soucieux : Williams le seul qui eut conçu pour lui une véritable amitié, s'en aperçut et lui demanda amicalement le sujet de son chagrin.

— Vous avez peut-être laissé en

France quelque amour, lui dit Williams.

— En France : je n'y ai rien laissé dont le souvenir puisse m'être précieux, excepté les cendres de la meilleure des mères.

— Eh bien ! peut-être l'Angleterre vous a-t-elle offert....

—Cessons ce badinage, Williams... il est plus cruel pour moi que vous ne le pensez.

— Je vous vois d'un triste.....

— Eh ! l'amour seul peut-il occasionner ces sentimens, et souvent dans les destinées des hommes....

Ici Frédéric qui ne venait jamais dans les ateliers se présenta aux erregards étonnés des deux amis.

— Je vous interromps, Messieurs, dit-il.

— Notre entretien ne roulait sur

rien d'assez important pour que nous puissions regretter de le voir interrompu, dit Williams.

— Il me semblait avoir entendu prononcer le nom de France, et je pensais que Monsieur Henri vous entretenait de quelques doux sentimens que sa patrie a dû lui laisser. Car vous savez :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Il souriait en disant ces mots, et attachant sur Henri un regard qui avait quelque chose de sardonique.

—Grand Dieu ! se dit celui-ci, la misérable aurait-elle déjà parlé !

Frédéric n'ajouta rien à ces mots, il passa outre et laissa Henri en proie aux plus sombres réflexions.

Oh ! que n'eût-il pas donné pour

connaître l'adresse de cette malheureuse.

Il ne pouvait sortir: l'ouvrage commandait impérieusement sa présence. Son trouble était si grand que le bon Williams ne pouvait s'empêcher de penser que quelque chose de bien fort tourmentait son collègue. Respectant son secret, il ne lui dit jamais rien qui pût lui faire supposer, même qu'il lui en croyait un : et n'avait-il pas assez, ce pauvre Williams, à penser à ses amours sans s'occuper de ceux que pouvaient avoir les autres. Plus il voyait la bonté de M. Schresbury s'accroître pour lui, plus il devenait craintif et soucieux.

— Ah! disait-il en lui-même, s'il connaissait à quelle prétention m'entraîne, mon fol amour, peut-être

me rebuterait-il autant qu'il paraît me porter d'intérêt :

M. Schresbury souffrait des idées qu'il voyait que son pupille prenait de lui et faisait tout ce qu'il pouvait pour le détourner ; mais voyant que tous ses efforts tournaient contre lui, il se décida à avoir une explication avec Williams. A cet effet, le même jour que Frédéric avait paru dans les ateliers et causé tant de frayeur au malheureux Henri par ses paroles à double entente, son père y descendit aussi.

Il trouva tout dans un ordre parfait ; il en fit compliment aux ouvriers d'abord, aux contre-maîtres ensuite, les engagea à toujours ainsi soutenir ses intérêts, qui devenaient les leurs, et se tournant ensuite, vers Williams,

il l'engagea d'un ton assez sec à le suivre.

— Oui, Monsieur, dit le jeune homme interdit.

— Oui, viens, répliqua M. Schresbury, et Williams ne sachant trop ce que signifiait cet ordre, le suivit.

M. Schresbury, entré dans son cabinet, dit au jeune homme de s'asseoir, prit lui-même un siége, et lui dit :

— Je n'ai donc plus votre confiance, Williams?

— Vous la possédez tout entière, mon cher tuteur.

— Tout entière.... n'est pas le mot.

— Monsieur....

— Depuis quelque tems, des soucis ombrageaient votre front..... qui peut les faire naître? Parlez, Williams....

— Mon cher tuteur....

— Parlez. . . . .

— Vous allez me haïr. . . .

— Et pourquoi ?

— J'aime, j'adore Émilie.

— Et bien ! Est-ce un crime ?

— Quoi ! vous ne rebutez pas mon amour ?

— Enfant.

— Oh ! mon cher tuteur, mon second père : et il s'était jeté aux genoux de Schresbury qu'il embrassait ; il le releva avec tendresse, lui dit de se calmer et de l'écouter.

Williams obéit.

— Il y a long-tems, mon ami, que je me suis aperçu de l'amour que vous éprouviez : loin de chercher à combattre ce sentiment, en vous éloignant de celle qui le faisait naître, je vous ai fourni moi-même les

moyens de vous y livrer ; il me facilitait ceux de réaliser le titre de second fils que je vous ai donné : mais j'attendais toujours de votre part un aveu que j'aurais, je pense, espéré long-tems : qui donc pouvait vous empêcher de le faire, Williams ?

— Monsieur...

— Vous-ai-je jamais donné le droit de douter de ma bonté ? Ai-je manqué envers vous à quelques-uns des devoirs que j'avais juré de remplir ?

— Oh ! non, jamais, jamais.

— D'où vient donc votre réticence, mon cher Williams..... convenez que tout autre que moi aurait pu se fâcher !

— Mon Dieu ! quand j'y réfléchis, maintenant que je vous vois si indulgent, si bon, je ne sais vraiment

quel funeste prestige m'abusait ; mais je n'aurais jamais osé toucher avec vous un sujet si...important.

— Et maintenant.

— Maintenant.... encore..... je tremble.

— Allons... je vois que vous êtes un garçon fort timide, et qu'avec vous il faut faire toute la besogne... Vous aimez Émilie, n'est-il pas vrai ?

— Monsieur...

— Point de faux-fuyans... je veux une réponse franche et sincère. Vous aimez ma fille ?

— Je l'adore.

— Et croyez-vous que cet amour soit partagé ?

— Je ne sais, Monsieur.....

— Parlez-vous avez cette franchise que je vous ai recommandée, mon cher Williams ?

— Eh bien! oui, Monsieur..... mon amour est partagé : j'en ai reçu d'Émilie elle-même l'heureuse assurance.

— Fort bien !

— Mais si j'étais assez malheureux pour que ma flamme n'obtînt pas votre sanction....

— Elle l'a, mon cher Williams, bannissez toute crainte, je vous répète que j'approuve votre amour pour ma fille ; je l'ai même prévenue de l'explication que j'ai eue avec vous ce matin.

— Quoi ! elle sait ?

— Que je vous accorde sa main.

— Oh ! Monsieur...

— Patience ! attendez, avant de me remercier, que je vous fasse connaître les conditions auxquelles je vous accorde la main de ma fille.

— Parlez, Monsieur, et s'il est en mon pouvoir d'y souscrire...

— A cet empressement, je reconnais un des effets du sentiment qui vous domine Williams ; vous avez dix-neuf ans et ma fille entre à peine dans sa dix-huitième année. Vous êtes trop jeunes tous deux pour entrer en ménage : je veux qu'il s'écoule encore au moins un an, avant que tous deux vous preniez un aussi sérieux engagement. Pendant la durée de ce tems qui vous semblera long, j'ai décidé que vous voyageriez pour mes intérêts.

— Pendant un an !

— Ah ! Cette condition est expresse mon cher Williams, et je crois qu'aucun père ne pourrait m'en faire un reproche.

— Je ne me récrie pas contre sa

rigueur et sais trop-bien, Monsieur, que vous pourriez disposer autrement de la main d'Émilie. Pardonnez-moi l'exclamation qui m'est échappée ; je suis tout prêt à vous obéir.

— Pas encore : votre départ ne peut s'effectuer de suite... que pensez-vous de ce jeune Français ?

— De Henri ?

— Oui.

— C'est un garçon plein d'intelligence et que je vous crois dévoué.

— J'ai jeté les yeux sur lui pour vous remplacer pendant votre absence.

— Il le pourra facilement.

— Ne dites rien de ce qui se passe aujourd'hui entre nous. Je désire que ce mariage, que j'approuve, reste un secret jusqu'au moment où il sera

célébré : seulement, vous pouvez regarder Émilie comme votre fiancée, je vous y autorise.

— Je vous le promets.

— Je vous ferai connaître ultérieurement mes intentions relatives à la dot de ma fille, à nos arrangemens de famille ; mais si vous voulez maintenant venir remercier mistriss Schresbury, vous pouvez me suivre.

Et en disant ces mots, M. Schresbury se leva et Williams en fit autant. Il conduisit l'heureux jeune homme auprès de sa femme et de sa fille. M. Schresbury jouit du bonheur de toute sa famille et leur recommandant une discrétion à toute épreuve, il les quitta.

Williams, dégagé du poids affreux qui l'oppressait, se livra à ses travaux avec plus d'assiduité, et ce fut à Henri

de lui demander alors ce qui avait pu lui arriver si subitement d'heureux; car les soucis qui ombrageaient son front avaient totalement disparu, et le bonheur dont il jouissait s'y laisait lire à tous ceux qui voulaient entrer dans les habitudes de sa vie. Auguste Schresbury se doutait de tout ce qui s'était passé; mais il respectait le secret qu'en voulait garder son père, certain que ce n'était pas de lui dont on se méfiait.

CHAPITRE III.

LA VISITE.

Ah ! quel plaisir de le revoir ! ! !

Le dimanche suivant, Henri prit la route du Strand, décidé à savoir l'adresse d'Aglaé, tel prix qu'elle dût lui coûter : il pensait aussi à Jenny et comptait en même tems lui faire une visite. Mais à peine avait-il mis le pied dans la rue qui devait le mener au tripot fréquenté par Frédéric et Aglaé, qu'il se sentit tiré par son

habit, il se retourna vivement et reconnut son ami John.

— Ah! vous voilà, dit-il, Monsieur, c'est bien mal à vous de n'être pas venu nous revoir....

— J'y allais, mon cher petit.

— A la bonne heure. Ma sœur prétendait que vous ne reviendriez plus, et moi, je lui ai soutenu le contraire.

— Tu avais raison, toi.

— Oh! elle ne voulait pas me croire.

— Va trouver ta sœur : dis-lui que tu m'as rencontré, et que bientôt je serai près de vous.

— Vous ne venez donc pas de suite?

— Non, j'ai quelque chose à faire dans les environs, et plus tard je passerai chez toi.

— Je ne dirai pas que je vous ai vu : on ne voudrait pas me croire. Mais vous viendrez ?

— Je te le promets.

— Aujourd'hui ?

— Aujourd'hui.

Et sans s'informer ni de Jenny ni de sa mère, Henri, préoccupé, se rendit de suite au tripot.

On fut étonné de le revoir.

— Que nous demandez-vous, Monsieur ?

— Je me suis déjà présenté ici pour avoir l'adresse d'une personne nommée Aglaé, et ma persévérance doit vous prouver combien il est essentiel pour moi de l'obtenir.

— Que nous fait à nous tout cela. Nous vous avons dit, la première fois que vous êtes venu ici, que nous ne la savions pas : aujourd'hui, nous ne

pouvons que vous répéter la même chose.

— Et moi, je. . . . .

En ce moment la porte s'ouvrit, et Aglaé elle-même, sujet de la contestation qui allait s'élever, entra dans la chambre.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle en entrant et feignant de ne pas apercevoir Henri.

— Pardon, Mademoiselle, lui dit Henri, voulant conserver avec elle un ton décent, je demandais votre adresse. . . on refusait de me la donner. . . . mais vous voilà. . . . je demande pardon à ces dames de les avoir si violemment pressées.

— Vous demandiez mon adresse, Monsieur; et pourquoi, s'il vous plaît?

La question était assez embarrassante pour Henri.

— Parce que, Madame, dit-il, je vous prierai de m'accorder un moment d'entretien particulier.

— Vous, Monsieur?

— Oui, Madame.

— Mais... je ne vous connais pas;

— Je le sais, Madame.... mais vous connaissez la personne au nom de laquelle je suis chargé de vous entretenir.

— Mesdames, vous permettez...

Et on les laissa seuls.

— Aglaé...

— Eh bien!

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Au contraire, je vous connais.

— J'ai une grâce à implorer de vous.

— Parlez.

— C'est le secret le plus profond sur.... ce que vous.... savez de... moi.

— Je vous l'ai dit, Monsieur, je ne vous connais pas.

— Aglaé ?.....

— Que voulez-vous donc de moi ? Vous souhaitez que je garde un secret; n'est-ce pas ainsi que vous désirez que je dise toujours ?

— Et vous me le promettez !

— Je tiendrai ma promesse.

— Cette assurance me rassure.

— Ce n'est pas ma faute, si vous en avez besoin.

— Enfin, vous promettez...

— Combien de fois faut-il vous le répéter ?

— Je me retire et emporte l'espoir

que vous ne chercherez point à me nuire.

Aglaé ne répliqua pas; elle ouvrit une porte et disparut. Henri sortit également, et, tout pensif, se trouva dans le Strand, ne comptant pas trop sur la discrétion de cette femme, et mécontent de la manière dont son entrevue avec elle s'était passée.

Il pensa à Jenny et trouva qu'il ferait mal de ne pas aller lui adresser quelques consolations. Il se rendit auprès d'elle. John l'attendait. Aussitôt qu'il l'aperçut, il vint à lui.

— C'est bien, lui dit-il; ma sœur, au moins, verra que je ne lui en ai pas imposé.

Henri suivit John qui, montant le premier, criait à tue-tête :

— Ma sœur... ma sœur... je te l'amène, je te l'amène.

Parvenu au haut de l'escalier, Henri frappa à une porte que John ouvrit, et il se trouva dans la demeure de Jenny.

Elle n'était plus la même ; la vieille femme était toujours couchée, mais elle l'était convenablement, et mangeait, selon son habitude. Dès qu'elle vit paraître Henri :

— Monsieur, s'écria-t-elle, vous le voyez, nous n'avons besoin de rien, de rien absolument.

Et elle se remit à manger.

Jenny s'était levée, et avancée au-devant du jeune homme : l'incarnat de la pudeur colorait son joli visage : elle lui dit :

— Oh ! Monsieur, comment reconnaître tant de bontés....

— Oui, mon ami, tiens, vois-tu

la table, le lit, les chaises.... et du pain pour maman, s'écriait John.

— Tout cela, nous le devons à vous, Monsieur, dit Jenny avec un aimable sourire, et il semble que le Ciel ait béni votre première visite. On m'avait promis de l'ouvrage le même jour que vous la fîtes : on m'a tenu parole, et maintenant nous pouvons suffire à nos besoins.

— Oui, mais, petite sœur, tu ne dis pas que, depuis ce jour, tu travailles trop tard....

— Tais-toi, John.

— Non, Mademoiselle, laissez-le parler, il faut que toute votre vertu soit mise au jour.

— Oui, et elle devrait au moins prendre un peu des mets qu'elle apprête pour maman, au lieu de manger toujours du pain sec.

— John !

— Ne lui en voulez pas, Mademoiselle, de ce qu'il trahit vos secrets. . . ils sont déposés dans le sein d'un ami véritable et n'en sortiront jamais. . .

— D'un ami. . . .

— Qui prononce le mot ami ? dit la vieille femme, en s'agitant sur sa couche. . . . qui dit cela. . . .? allez, Monsieur. . . allez. . . . nous n'avons besoin de rien. . . .

— Et elle lançait à Henri des regards menaçans.

— Monsieur, prenez pitié d'elle, lui dit Jenny, tandis qu'une larme venait mouiller sa paupière. . . sa raison est égarée, et le mot que vous avez prononcé a réveillé en elle de pénibles souvenirs.

— C'est bien involontairement que je lui cause la moindre peine. . .

— Oh ! Monsieur , la bonté de votre cœur m'est connue.

— Ce cœur souffre, Mademoiselle, de ne pouvoir faire plus... mais il vous demande une grâce que vous ne serez pas assez cruelle pour lui refuser.

—Une grâce?

— Oui, une grâce.

—Et laquelle?

Et une vive rougeur colora le teint de Jenny qui baissa les yeux.

— C'est d'avoir un peu plus soin de vous, Mademoiselle....

Un profond soupir fut sa seule réponse.

— Oh! je prends sur moi de vous informer, Monsieur, si elle fera quelque chose pour vous satisfaire.

— Taisez-vous, John.

— Oui, tu as raison, mon petit

John, c'est toi que je charge de surveiller ta sœur, et si elle n'est pas raisonnable.... tu me le diras.... n'est-il pas vrai ?

— Oui, oui, dit l'enfant, satisfait de la confiance qu'on paraissait avoir en lui.

La vieille riait de cette scène qu'elle ne comprenait pas, et mangeait. Jenny était interdite.

— Monsieur, dit-elle, je suis vraiment reconnaissante de toutes les attentions que vous voulez bien prendre à ce qui me concerne ; mais cet enfant exagère en vous disant que je passe.... les nuits.... et que.... . Elle ne put achever : l'émotion de sa voix trahissait celle de son cœur, et elle pleura amèrement. Henri la consola, et voulant lui persuader qu'une amitié de frère l'animait pour elle, il

la lui peignit si vive, qu'il fallait toute l'innocence de Jenny pour ne pas reconnaître qu'un autre sentiment inspirait des phrases aussi brûlantes.

Jenny aussi éprouvait pour Henri les mêmes sentimens que ceux qu'elle avait inspirés ; mais, comme lui, elle prenait pour une amitié vraiment fraternelle, ce qu'elle ressentait. Ce n'était pas non plus un de ces amours violens qui dominent le malheureux qu'ils atteignent, et embrasent en même tems son âme des feux de la jalousie et de toutes les autres passions qui l'accompagnent ordinairement; c'était une passion douce comme celle qui l'inspirait et que sa position rendait encore plus respectable.

Henri ne s'aperçut pas, dans le doux entretien qu'il eut avec elle, que les heures s'écoulaient plus rapi-

dement qu'à la fabrique. Il fut forcé, cependant, de la quitter; mais auparavant, il lui fit promettre de ne pas veiller si tard, et de ne pas se priver du strict nécessaire, comme elle le faisait, pour satisfaire la voracité de sa vieille mère.

— Ah! Monsieur, elle était si bonne avant que le malheur ne se fût appesanti sur nous!!!

Henri s'étonna alors de ne pas lui avoir demandé la cause de ses peines. Peut-être pouvaient-elles encore se réparer. Ah! s'il lui était donné de faire rentrer la paix et le bonheur dans cette jeune âme, il croirait alors que sa mère lui pardonnerait. Car la piété filiale de Jenny avait plus d'une fois excité ses remords. Il fixa une prochaine visite au dimanche suivant. C'était l'ami de la maison, et

déjà on n'était plus avec lui sur le ton cérémonial ; d'ailleurs, il eût été bien messéant dans l'asile de la misère. John était resté auprès de son ami ; mais il voulut absolument le reconduire, malgré les instances de Jenny qui craignait que les vêtemens misérables du petit ne gênassent Henri. Il s'en aperçut, et de suite, pensa à faire un nouvel acte de générosité. Il descendit avec John, fut avec lui chez un tailleur, et en un clin-d'œil, John fut métamorphosé des pieds à la tête. Le pauvre enfant ne se sentait pas de joie, et il quitta vite son ami pour aller se montrer à sa mère et à sa sœur.

La bonne vieille ne se lassait pas d'admirer son fils qui se pavanait devant elle : elle riait, l'embrassait et voulait s'exprimer ; mais elle ne le

pouvait, tant le plaisir qu'elle éprouvait était vif.

Jenny aussi était vivement émue; le plaisir faisait couler ses larmes, et elle embrassait John sans pouvoir articuler un seul mot.

Pauvre Jenny !!!

CHAPITRE IV.

LE JOUEUR.

Un tonneau percé.

— Henri est venu ?

— Où ?

— Au Strand.

— Tu l'as vu ?

— Certainement.

— Que lui as-tu dit ?

— Que je ne le reconnaissais pas, et qu'il pouvait être certain que son

secret ne sortirait jamais de ma bouche.

— Et il t'a cru?

— J'ai le ton si persuasif quand je veux.

— Il est vrai.

— Mais tu es tout soucieux, aujourd'hui Frédéric, que t'est-il donc arrivé?

— Rien.

— Comment rien!... c'est un mot évasif, cela, mon cher Frédéric, et je gagerais, moi, que tu as quelque chose.

— Eh bien! tu gagnerais. Je suis sans le sou, Aglaé, et invité ce soir à une partie fine.

— Ah! ah! ah! voilà le motif de ta tristesse.

— Il n'est pas plausible, peut-être!

— Oh ! très-plausible, mon cher.

— Eh bien ! qui peut donc tant t'égayer ?

— L'embarras où je te vois.

— Je ne vois pas, moi, ce qu'il peut avoir de si plaisant.

— Oh ! moi, je ris toujours de ceux qui se trouvent dans l'embarras, et ont mille moyens pour s'en retirer.

— Mille moyens.

— Et certainement.

— Si de ces mille moyens tu avais la bonté de vouloir bien m'en indiquer un seul.

— Un . . . c'est facile.

— Voyons.

— Le juif.

— Ah ! le juif.

— T'a-t-il refusé ?

— Me refuser... .. y penses-tu, Aglaé.

— Eh bien ! allons, qu'as-tu donc?

— J'ai, que c'est un misérable ususier avec lequel je ne veux plus.

— Bah ! bah ! encore cette fois.

— Non.

—En ce cas, pas de grande soirée...

— Ah ! c'est bien ce dont j'enrage.

— Je le crois bien... Cependant, il y aurait eu de l'argent à gagner.

— Ou à perdre.

— Oh ! à gagner.

— Comment cela ?

— Il n'y aura pas là de joueurs aussi... habitués qu'à notre rendez-vous ordinaire, et... en faisant bien attention à son jeu, il est sûr...

— Tu me tentes... Si je savais seulement gagner à cette soirée de

quoi payer les intérêts à l'usurier. . .

— Eh sûrement ! tu les gagneras.

— Si je perds. . .

— Je réponds du contraire.

— C'est à ton instance que je cède alors, Aglaé.

— Va, va, je prends tout sur moi.

— Viens avec moi.

— Volontiers.

Et elle accompagna Frédéric.

Ce n'était point un homme ordinaire que le vieillard qu'ils allaient visiter. Samuel sortait de la ligne ordinaire des usuriers, il ne prêtait jamais son argent qu'après avoir démontré aux malheureux que la nécessité portait à s'adresser à lui, les dangers qu'il y avait à le faire, et si alors vous persistiez dans vos pro-

jets, il vous prêtait de l'or à des intérêts exorbitans, calculés toujours sur les chances qui pourraient être en sa faveur, et surtout sur les convenances sociales que l'on bravait en s'adressant à lui.

Lorsque Frédéric se présenta devant lui, accompagné d'Aglaé, il sourit d'une manière ironique et dit :

— Déjà votre visite, Monsieur, je ne me flattais pas de la recevoir de sitôt, après la somme énorme que vous m'avez forcé à vous livrer, il y a fort peu de tems.

— C'est vrai, père Samuel, mais je l'ai promptement dissipée et je me trouve encore forcé d'avoir recours à vous.

— Forcé... ce mot vous est bien facile à prononcer. Mais, moi, pour-

quoi ferais-je violence à mes goûts pour vous donner les moyens de satisfaire les vôtres? Savez-vous que ma bourse vous a déjà plusieurs fois été ouverte et qu'il me faut tout le mépris que je professe pour vous en particulier et pour tous ceux de votre caste, en général, pour qu'il en soit ainsi. Ah! mon Dieu! Si un seul de tes enfans tenait une pareille conduite... ne serais-je pas le premier à aller en avertir son père... Mais coopérer à la ruine de tes ennemis, n'est-ce pas un sûr moyen de mériter auprès de toi, ma place, pendant l'éternité bien-heureuse.

— *Amen*, dit Aglaé.

— Et vous, femme, ne vous moquez pas des prières d'un vieillard, vous êtes là comme une Madianite...

— Allons, vieux fou, prête ce que l'on te demande et ne nous fatigue plus de tes imprécations.

— Que tout ce qu'elles ont de plus âpre retombe sur toi, opprobre de ton sexe, fléau des tiens! Que le ciel épuise sur toi sa colère, et qu'il me continue le don de la vie jusqu'à ce que je puisse en être le témoin!!

— En vérité, père Samuel, je ne vous avais jamais vu si insolent.

— Bon! continuez; toutes vos impertinences, jeune homme, sont mises en ligne de compte, et augmentent de cinq pour cent l'argent que je suis forcé de vous prêter.

— J'ai besoin de mille écus.

— De mille écus... Mais croyez-vous donc, malheureux, que le Potose à ouvert ses mines pour moi.

— Non, mais je vous serais très-

obligé, de vouloir bien ouvrir votre coffre-fort. . .

— Et à combien comptez-vous m'emprunter les mille écus?

— Mais au taux ordinaire.

— Ah! vous n'y êtes pas, jeune homme; au taux ordinaire! ce n'est pas mon compte... Et la peine que j'ai à me séparer de mon cher argent, et la colère où je me suis mis en voyant votre inconduite et votre incontinence, et les injures que madame m'a adressées, et la patience dont il a fallu m'armer pour les entendre. . . tenez-vous tout cela pour rien... S'il en est ainsi, je vous souhaite et le bonjour et une bonne chance; car, moi, je sais tout ce que cela m'a coûté, tout ce que cela vaut. . . .

— Cessez cet inutile verbiage, qui...

mais j'allais encore augmenter les intérêts : parlez, que voulez-vous dire ?

— Je vais vous compter mille écus ; vous allez me faire une lettre de change de six mille francs, et vous me remettrez, en outre, cent francs pour les faux frais... cela vous convient-il ?

— Donnez-moi du papier.

— En voilà.

Frédéric écrivit, et remit le papier à Samuel. Il tira ses lunettes de dedans leur étui... les plaça et lut en pesant sur chaque mot, ce que venait d'écrire Frédéric. Après quoi il sortit, et revint quelques minutes après, avec les mille écus, dont il compta deux mille neuf cents francs à Frédéric.

— Que le ciel te foudroie mainte-

nant, misérable mécréant, infâme juif! s'écria Aglaé.

— Que la foudre te pulvérise, infâme Amalécite, cria le vieux Samuel.

— Que le diable t'emporte, répliqua Frédéric.

Et ils sortirent en riant, entendant encore les imprécations de Samuel. Frédéric était en fonds. Il courut à la fabrique faire acte de présence pour le dîner, et revint de suite pour chercher Aglaé afin de la conduire à cette grande soirée qui lui avait fait emprunter mille écus.

On devait y jouer, sans cela Frédéric se serait-il montré si empressé d'y paraître.

On joua effectivement et les mille écus changèrent de maître : c'est-à-dire que Frédéric les perdit.

Aglaé ne l'attendit pas : elle avait

vu son malheur, et sachant que lorsqu'il en était ainsi, il était dangereux de se rapprocher de lui, elle avait accepté la proposition d'un jeune lord qui lui avait offert de la ramener chez elle.

Malgré l'empire qu'il avait sur lui, Frédéric ne put le lendemain cacher son trouble. Sa pâleur attira les regards d'Auguste et ceux de son père.

Après le repas, M. Schresbury dit à Auguste de le suivre dans son cabinet.

— Auguste, lui dit-il, ton frère se dérange, j'en suis certain, tu as remarqué l'état dans lequel il s'est présenté au dîner, et le hasard m'a appris qu'il n'avait pas couché ici.

— Mon père, voulez-vous savoir la vérité?

— Parle.

— Il y a long-tems que je sais que la conduite que tient mon frère est répréhensible, mais la crainte de vous affliger m'a toujours retenu, et voilà pourquoi je vous l'ai laissé ignorer.

Mais Auguste lui-même était loin de connaître jusqu'où s'étendaient les torts de son frère. Il ignorait sa passion pour le jeu et les écarts dans lesquels elle l'entraînait. Il ne savait pas non plus qu'il entretenait des filles du genre d'Aglaé, et qu'il empruntait à des intérêts illicites de grosses sommes au juif Samuel.

M. Schresbury était également loin de soupçonner de pareils torts. Il ne pensait son fils capable que de ces erreurs ordiaires dans lesquelles tombent presque tous les jeunes gens, et il croyait que l'exemple et quel-

ques conseils de son fils aîné suffiraient seuls pour remener le jeune homme.

En conséquence, il fut convenu que le père paraîtrait tout ignorre; qu'Auguste tâcherait de gagner la confiance de son frère, et l'amènerait ainsi à d'utiles aveux. Cela convenu, M. Schresbury plus calme et presque rassuré, alla surveiller ses travaux.

La tâche qu'avait entreprise le bon Auguste était bien au-dessus de ses forces. Il fit tout son possible, mais envain pour acquérir, la confiance de son frère, qui le pénétra et sut bientôt où il en voulait venir. Il parut entrer dans ses vues, se jeta dans ses bras, pleura, joua le sentiment, et finit en lui faisant une histoire, composée à dessein d'émouvoir et de tromper son auditeur. I l le fut et

complètement. A tout ce que son frère lui dit, il ajouta une foi implicite; parce que lui était incapable de proférer un mensonge, il fut sa dupe.

Entre autres choses, Frédéric demanda quatre mille francs pour acquitter diverses dettes qu'il avait contractées et Auguste les lui prêta, c'est-à-dire que Schresbury les avanca à son fils ainé pour les donner à l'emprunteur. Frédéric riait avec Aglaé de la crédulité de son frère qui fournit ainsi pendant quelque tems un aliment à la passion qui le dévorait.

Tout à coup une idée lui vint, et pour la mettre à exécution, il dit à Auguste que son père n'était peut-être pas exempt de reproches; qu'il l'avait laissé dans l'inaction; qu'il préférait s'entourer d'étrangers que

de donner de l'emploi à ses fils.

M. Schresbury sentit que ces reproches n'étaient peut-être pas sans fondement. Il pria Wililams de mettre son fils au fait de son travail, lui exprimant l'intention de lui confier à son départ les fonctions dont il était revêtu. Williams, sans faire la moindre objection, se soumit à ce que l'on attendait de lui.

CHAPITRE V.

APPRENTISSAGE.

On vient à bout de tout.

WILLIAMS avait dit à Henri quelque chose de son entretien avec M. Schresbury, sûr qu'il était que le jeune Français ne trahirait pas le secret qu'il lui avait demandé.

Il lui avait dit également que M.

Schresbury lui destinait l'emploi dont il était revêtu, et Henri, fier de cette confiance, travaillait à s'en rendre digne.

La nouvelle détermination du fabricant que Williams lui avait aussitôt communiquée, venait de détruire toutes les illusions que s'était faites le jeune homme. Certes, il ne pouvait en vouloir à cet homme respectable de songer à son fils. Lui-même s'avouait que, dans une circonstance semblable, il n'eût point agi autrement que lui; mais toutes ses espérances n'étaient pas moins détruites, et l'avenir, au lieu de se montrer avec cet éclat qui le flattait tant, ne se déroulait plus alors que sous un aspect terrible et menaçant.

L'animosité de Frédéric semblait éteinte : il s'efforçait, comme quel-

qu'un qui craint d'être repoussé, de se rapprocher de Henri. Il cherchait, par mille moyens, à lui faire perdre le souvenir de ses anciennes injustices et ne laissait échapper aucune occasion de le louer. Auguste l'avait remarqué et lui savait gré de cette déférence ; car, plus d'une fois, il avait été sur le point de prendre le parti du jeune homme que son frère accablait de ses dédains et de ses mépris. Henri qui s'était engagé lui même à ne pas paraître s'apercevoir de ces injustices peu méritées, ne crut pas non plus devoir paraître sensible au retour qu'il laissait éclater. Il avait, d'ailleurs, l'arrière-pensée que tout cela n'était qu'un manége, fruit des plus odieuses combinaisons, dont, tôt ou tard, son père et son frère devaient s'apercevoir.

Un jour que Williams avait fait auprès de Frédéric tout ce que lui avait recommandé M. Schresbury, ce dernier prolongeait son séjour dans les ateliers, et tournant autour d'Henri comme quelqu'un qui a le désir d'entamer un entretien et ne sait comment faire pour attirer l'attention de celui qu'il voudrait avoir pour auditeur. Enfin s'approchant du jeune Français :

— Henri, dit-il, vous m'en voulez donc toujours?

— Moi, Monsieur Frédéric?

— Oui, vous.

— Comment pouvez-vous le croire?

— Vous ne répondez à aucune des avances que je puis vous faire. Je le regrette infiniment. Quand on doit travailler ensemble....

— Oh! Monsieur, sans doute, vous

voulez vous jouer de moi. Que peut, je vous en supplie, vous importer le ressentiment d'un homme tellement votre inférieur?

— Mon inférieur, dites-vous? On se rend l'égal de tous par la noblesse des sentimens, Henri; et je sais qu'à cet égard, vous n'êtes inférieur à personne.

— Monsieur, vous me flattez....

— Je suis sincère, Henri; mais je crains de vous voir armé contre moi, enfine s preuves soutenues de mon changement vous décideront peut-être à me pardonner mes anciennes erreurs.

Et Henri attacha un regard pénétrant sur Frédéric.

— S'il parlait franchement, pensa-t-il.

Et Frédéric n'ajouta rien; mais, s'a-

percevant de l'effet qu'il avait produit, il passa outre et fut adresser aux ouvriers eux-mêmes quelques paroles bienveillantes. C'était par trop extraordinaire, pour que ces derniers, habitués jusqu'alors aux manières hautaines et dédaigneuses de Frédéric, ne fussent pas étonnés du changement qui s'opérait dans ses manières. Ils firent part de cette remarque à Henri qui l'ayant faite lui-même, ne savait trop que leur répondre. Mais cependant, il ne dit rien qui pût faire soupçonner qu'il regardait toutes les menées de Frédéric comme le fruit de l'hypocrisie la plus noire.

Auguste et M. Schresbury ne se sentaient pas de joie de voir que leur trame innocente leur avait si bien

réussi, et que leur frère, leur fils, leur avait été rendu.

Frédéric n'avait effectivement employé ce moyen de tromper son frère que comme le plus sûr et le seul qui pût le mettre à même de recouvrer ce qu'il avait perdu depuis long-tems, la confiance des siens. Mais il n'avait pour cela renoncé à aucune de ses mauvaises habitudes; et ainsi, ce n'était que feinte et hypocrisie, ainsi que l'avait bien jugé Henri. Dans la crainte d'être épié, il avait cessé ses visites chez Aglaé et s'était même privé de jouer, ce qui, à coup sûr, était fort méritoire. Mais enfin, n'y tenant plus, il profita de ce que son père l'envoyait faire une course d'intérêt; et se rendit chez la femme entretenue.

—Eh! mon cher, est-ce bien toi ? je te croyais mort!

— Pas encore, Aglaé, mais, ma foi, je ne tiendrai pas long-tems au genre de vie que tes conseils m'ont fait embrasser.

— Mon Dieu, dans tout, il n'y a que la première fois qui coûte, tu t'y feras avec le tems.

— Du tems.

— Eh ! oui.

— Il doit beaucoup s'en écouler avant que la réussite couronne l'œuvre : je ne me crois pas assez constant pour.....

— Assez, assez, homme sans courage, lassez-vous de suite d'une manœuvre, la seule qui puisse vous sauver de l'infamie.... et de la.... misère.

— Ah ! voilà qui me retient. ... et me perd.

— Et vous sauve, vous voulez dire, sans doute?

— Et me perd, te dis-je.

— En quoi ?

— Pourrai-je toujours conserver l'enveloppe à l'aide de laquelle je suis parvenu à en imposer à Auguste et à M. Schresbury lui-même.

— Eh ! pourquoi donc la rejeter ?

— Impossible de la soutenir.

— Eh ! vous vous trompez, mon cher, votre âme est trop souple pour ne pas s'accommoder parfaitement à tout ce qu'il faut pour la conserver.

— Tu penses trop bien de moi, Aglaé.

— Non, en vérité...

— C'est ce Français qui.....

— Henri ?

— Lui-même.

— N'est-il pas tout entier sous votre dépendance ? quand vous le jugerez nécessaire, ne pouvez-vous pas le faire chasser ?

— Mon père est instruit de ce que nous comptions lui révéler.

— Eh ! que nous importe.

— Que nous importe ?

— Oui. C'est parmi les ouvriers qu'il faut semer le bruit. Votre père sentira de suite qu'il ne peut garder chez lui un homme déshonoré aux yeux de ses inférieurs, et le renvoi viendra de lui.

— C'est vrai.

— Ainsi, vous devez voir qu'il n'est pas embarrassant.. suivez tous mes conseils et vous vous en trouverez bien.... allons-nous faire une apparition dans le Strand ?... ils me

demandent tous de vos nouvelles.... ils vous croient mort.

— N'y a-t-il pas de danger ?

— Quel homme vous faites, Frédéric, vous êtes d'une pusillanimité.... ou je pense que vous vous croyez encore en présence de votre père, ou que vous répétez les....

— Allons, allons, ne te fâche pas, et partons.

— Partons.

Ils firent avancer un fiacre et partirent.

— L'amour-propre de Frédéric fut on ne peut plus flatté de l'aimable réception qu'il reçut de ses compagnons de débauche. Le jeu mourait sans lui ; les Dames soupiraient après sa présence ; enfin, elles employèrent toutes les minauderies par lesquelles on peut espérer de séduire un homme

tel que celui qui se présentait à leurs yeux.

On joua : car le jeu était tout pour ceux qui composaient ce coupable rassemblement. La chance fut favorable à Frédéric : il gagna et disait, en reconduisant Aglaé chez elle : Aglaé, je m'abandonne à toi et ne vais plus agir que d'après tes conseils !

CHAPITRE VI.

RÉCIT

Écoutez !

Henri n'oubliait pas Jenny, il n'avait mis personne dans la confidence de ce qui lui était arrivé, relativement à elle; mais il attendait avec impatience que le dimanche vînt lui permettre de l'aller visiter.

Il arriva. Henry libre de ses actions

sortit de la fabrique, et dirigea ses pas vers la demeure de Jenny.

John l'attendait, paré des habits qu'il lui avait donnés. Il vint à lui avec toutes les apparences de la joie la plus vive et lui pressant les mains, il l'embrassa avec une effusion de bonheur qui ne se feint pas.

— Bonjour, bon ami, lui dit-il, as-tu aujourd'hui quelque part où aller, ou viens-tu droit chez nous ?

— Je vais chez toi, John.

— Oh ! bien, bien... en ce cas, je vais t'y accompagner.

Et Henry fut reçu comme un ami ; on lui fit de doux reproches sur les dépenses qu'il avait faites pour le petit John ; mais il demanda si instamment qu'on ne fit aucune réflexion à cet égard, que Jenny, dans la

crainte de le mécontenter, s'en abstint.

La vieille elle-même semblait ne pas le voir avec autant de répugnance que la première fois. Lorsqu'il fut auprès de son lit, elle lui prit la main, la serra avec expression et dit d'un ton de voix où il n'entrait rien d'hostile.

— Nous n'avons plus besoin de rien.

Henry lui adressa quelques mots de consolation qui ne furent pas entendus; car après lui avoir dit ce que nous venons de relater, elle était tombée dans un accablement profond.

— Laissons reposer ma mère; quand elle se trouve dans cet état, il est

dangereux de la rappeler à elle-même par quelques paroles.

— Il est singulier, dit Henri, que chaque fois qu'elle prononce ce mot, elle tombe dans la même situation.

— Hélas !

— Il lui rappelle sans doute quelque douloureux souvenir.

— Un souvenir affreux, Monsieur Henri.

— Chère Jenny, peut-être ai-je quelque droit à vous demander le récit de vos peines... Peut-être est-il possible d'y remédier. Et si pour y parvenir, il ne fallait que le plus entier dévouement, que l'amitié la plus sincère.......

— Oh ! Monsieur, nul plus que vous n'a le droit de me demander ce récit.... car vous seul avez vu notre

misère d'un œil de compassion....
vous seul l'avez soulagée...

— Chère Jenny! ne rappelez pas, je vous prie, de telles bagatelles.... Ah! J'y ai été conduit par des sentimens que vous connaîtrez peut-être un jour... et alors, vous ne les trouverez peut-être plus aussi méritans...

— Je ne veux me rappeler que d'une chose, M. Henri, c'est de l'heureux effet que nous en avons éprouvé.

— Bonne Jenny!

— Vous avez, par vos soins, par l'amitié que vous m'avez témoignée, captivé ma confiance : je vais vous en donner une preuve et vous remettre un cahier que ma mère a écrit dans des tems plus heureux.... J'ai suppléé au reste.

Et en disant ces mots, elle remit à

Henri un assez volumineux manuscrit.

— Lisez et jugez-nous, dit-elle.

— Telle chose que m'apprenne ce papier, dit Henri, il est impossible qu'il change rien aux sentimens que j'ai conçus pour vous.

— N'en parlons plus....., voilà ma mère qui sort de son accablement... il ne faut pas qu'elle s'aperçoive que son manuscrit ait bougé de place.

Henri lui fit signe qu'il était disposé à lui obéir, et Jenny s'avança vers la vieille femme pour lui donner des soins.

— Pressac resta encore quelques momens auprès de la jeune fille : puis il parla de se retirer. Jenny pensa avec assez de vraisemblance que le désir de parcourir le manuscrit lui faisait

hâter le moment de son départ. En pénétrant son intention, elle ne fit pas paraître qu'elle l'avait devinée, et le laissa libre de partir, Henri sortit.

En quittant Jenny, il rencontra Aglaé : il voulait l'éviter, mais elle fut à sa rencontre.

— Eh bien ! dit-elle, vous que j'ai trouvé si ardent à déterrer mon adresse, vous me fuyez déjà.

— Je suis pressé.

— Pas tant cependant que vous ne puissiez bien entendre de la part d'une amie, quelques mots d'un salutaire avis.

— Parlez.

— Pas ici.

— Où donc ?

— Suivez-moi dans le Strand.

— Vous suivre !

— Oui, où vous êtes déjà venu me chercher.

— J'ai pu pénétrer dans ce repaire, conduit comme je l'étais par le désir de savoir votre adresse, mais maintenant, Dieu me punisse de mort si j'y rentre jamais.

— Oh ! mon Dieu ! tu es donc bien changé, Henri, pour que cette maison t'inspire tant d'horreur !

— Oui, oui, dit-il, je le suis, changé.

— En ce cas, raison de plus pour que je te dise ce dont j'ai résolu de t'instruire.

Ici Henri fit une remarque qui, jusqu'alors ne l'avait pas frappé : c'est qu'Aglaé n'était pas du tout de sang-froid.

Il voulait la fuir ; mais cette femme, pénétrant cette intention, se

cramponna à son bras, et lui dit qu'il ne la quitterait pas qu'elle n'ait eu avec lui un moment d'entretien.

— Allons, parle, lui dit Henri, d'autant plus impatienté qu'il voyait que cette discussion assemblait du monde autour d'eux.

— Tu sais, Frédéric.

— Eh bien!....

— Il est...

— En ce moment, Henri repoussa si vivement Aglaé, qu'elle perdit l'équilibre, et fut tomber sur le seuil d'une boutique.

— Infâme brutal! dit-elle en se relevant... je voulais te sauver, mais... à présent....

Et se voyant l'objet des regards de tous, elle se releva et continua sa route, clopin, clopant, jusqu'à sa maison affidée du Strand.

Henri avait aperçu de loin Williams et tel avait été le motif pour lequel il avait repoussé Aglaé avec tant de rudesse. Il espérait ainsi n'en être pas remarqué; mais malheureusement pour lui, au moment où il se séparait de sa compagne, Williams entendit le cri que jeta cette dernière, et ses yeux se portèrent du côté d'où ils partaient. Il reconnut de suite Aglaé et Henri; celui-ci l'aborda bientôt.

— Que vous veut donc cette femme? lui demanda Williams.

— Je ne sais, lui répondit Henri; mais de la manière dont je l'ai reçue, je ne crois pas qu'elle veuille me forcer une seconde fois à l'écouter.

Williams jeta un regard sur Henri qui le troubla évidemment; mais dont il n'osa pas demander d'explication.

Tous deux se rendirent silencieusement à la fabrique.

Ce jour-là, M. Schresbury, sa femme et sa fille, ayant quitté la table, présentèrent aux différens convives Williams, comme son gendre et son associé. Son gendre : il était prévenu de cette faveur ; mais son associé, il ne s'attendait pas à cette marque de confiance et de désintéressement. Il voulut parler ; mais M. Schresbury l'en détourna en disant qu'il ne pouvait faire mieux pour récompenser l'activité d'un jeune homme qui, depuis cinq ans, avait, par son zèle, doublé ses capitaux, et ensuite, pour l'époux qu'il destinait à sa fille.

Williams reçut les félicitations de toute l'assemblée ; mais si celles de Frédéric ne furent pas les plus sincères, elles furent au moins les plus

bruyantes. Il se leva, fut au futur de sa sœur, l'embrassa plusieurs fois et dit :

—Mon cher Williams, il y a quinze jours seulement, je ne vous aurais peut-être pas aussi franchement félicité que je le fais aujourd'hui.

Ces mots qui faisaient allusion à la conduite antérieure de Frédéric furent compris par tout le monde. Schresbury père les entendant :

—Mon fils, dit-il, travaillez pendant cinq ans, comme il a fait, avec zèle, et je vous céderai ma maison ; car à cette époque, l'heure de me reposer aura sonné.

— Mon père, dit-il, vous verrez si vous pourrez compter sur mon zèle.

— Bien, frère, s'écria Auguste, quoiqu'il ne soit nullement question

de moi dans tous ces arrangemens; je les approuve, et un homme tel que toi n'a qu'à vouloir pour pouvoir.

— Je sais ce qui convient à mon fils aîné, et je le lui ménage, dit Schresbury en tendant une main à Auguste sur laquelle celui-ci imprima ses lèvres.

— Allons, dit un des amis :

« A la prospérité du nouveau fabricant! »

Ce toast était trop dans la pensée de tous pour ne pas être reçu avec acclamation : chacun y fit droit, et on était un peu étourdi lorsqu'on se sépara.

Henri n'avait pas été des derniers à féliciter son unique ami ; mais il vit à regret qu'il n'était pas reçu comme par le passé. Sentant d'où provenait cette froideur, et ne pou-

vant la faire cesser sans entrer dans des détails qu'il voulait éviter de donner, il feignit de ne pas la remarquer et passa outre, regrettant cependant d'avoir perdu la confiance d'un homme tel que Williams. Quelques jours encore, et il allait être placé sous les ordres immédiats d'un autre qu'il ne pouvait estimer.

CHAPITRE VII.

HISTOIRE.

Est-ce un bonheur ou un malheur
que d'aimer ?

« Je suis Française, et issue d'une famille qui ne portait pas un nom illustre dans les annales de la patrie; mais que cependant deux cents ans d'une roture sans tache, avaient rendue respectable dans le pays qui m'a vu naître.

Mon père, Étienne Valsain... »

— Valsain, s'écria Henri, qui, retiré dans sa chambre avait ouvert le manuscrit que lui avait remis Jenny et en avait commencé la lecture.... Valsain! faut-il que sur ma route je trouve toujours ce nom maudit, mais peut-être ici m'affligé-je à tort. Il n'y a sans doute d'autre affinité que celle du nom entre la mère de mon amie et celle de ce misérable.

Il reprit sa lecture :

« Mon père, Étienne Valsain, s'était marié fort jeune et n'avait cependant eu de son mariage qu'un fils et moi. J'étais l'aînée de mon frère de cinq ans, et j'avais remplacé auprès de lui en quelque sorte ma mère que nous avions perdue.

La plus odieuse ingratitude a payé mes soins. Mon frère, dès sa plus

grande jeunesse promettait d'être ce qu'il est devenu par la suite. On ne le voyait partager aucun des plaisirs des jeunes gens de son âge : il les fuyait bien loin de les rechercher. Mon père, qui gâtait son fils, n'était nullement inquiet de ces dispositions et prétendait que, chez lui, la raison avait devancé les années. Mon frère fut mis en pension et en revint sans avoir fait de grands progrès. Mon père, qui n'était pas à même de juger de leur étendue, produisait partout son fils, comme un petit prodige, et personne n'osant ou ne voulant prendre la peine de le détromper, il se croyait de bonne foi le père d'un enfant miraculeux. Aussi avait-il pour son idole toutes les prévenances, tous les soins possibles. Mon frère s'aperçut bientôt de l'ascendant qu'il pre-

nait sur mon père ; il en abusa d'une manière affreuse ; il commença par me forcer par les mauvais traitemens qu'il me faisait subir, à quitter la maison paternelle. Ma mère avait une sœur en Normandie, à Cherbourg : je lui demandai un asile ; elle était vieille, infirme ; elle avait plusieurs fois désiré ma présence ; mais, croyant que mon père me rendait heureuse et tenait à moi, elle n'aurait pas osé lui proposer ce qu'elle regardait comme un trop grand sacrifice de sa part.

Bref, elle accueillit ma demande, et bientôt après, je quittai le toit paternel.

Valsain n'attendait, sans doute, que ce moment pour se montrer tel qu'il était : ma présence lui imposait. Il n'aurait jamais osé se porter aux excès qu'il commit par la suite.

Malgré les vices qu'il laissa bientôt paraître, mon père ne voulut pas changer de manières avec lui.

— Il est jeune, se disait-il, l'âge mûr le corrigera.

L'âge vint enfin où les travers de mon frère n'étaient plus excusables. Mon père, qui n'en était pas à se repentir de les avoir soutenus, voulut alors en vain élever la voix. Valsain étonné, se rit des remontrances qu'il lui adressait. Il se moqua de lui et finit par l'outrager si vivement, que mon père, furieux contre lui, quitta la maison, et vint à Cherbourg me conter ses chagrins et prendre mes conseils. Je séchai ses larmes, et la tranquillité dont nous jouissions, ma tante et moi, l'ayant séduit, il résolut de se fixer parmi nous. Il y demeura trois ans, pendant

lesquels il résista à toutes les insidieuses prières que lui fit un fils ingrat, pour qu'il retournât auprès de lui.

Je ne crois pas que jamais il y aurait consenti, sans un stratagême qu'employa mon frère, dont nous fûmes tous la dupe, et mon père la triste victime.

Mon frère fit écrire par un de ses amis qu'il était dangereusement malade; qu'il priait, avant de mourir, son père de lui pardonner tous les chagrins qu'il lui avait causés, et de lui envoyer sa bénédiction.

— J'irai moi-même la lui porter à ce cher enfant, s'écria mon père, je ne veux pas qu'il meure sans savoir que je lui ai pardonné.

— Partez, mon père, allez remplir ce devoir sacré.

— Et toi, ma fille, ne m'accompagneras-tu pas ?

— Mon père, le devoir me retient auprès de ma vieille tante : elle s'est accoutumée à mes services, ils lui sont indispensables. D'ailleurs, mon frère ne doute pas de mon pardon : je le lui donne, vous pouvez l'en assurer.

Mon père partit. Il nous écrivit pour nous faire part de son arrivée. Ce fut la seule fois que nous reçûmes de ses nouvelles. Ma tante et moi nous lui écrivîmes plusieurs fois : nos lettres demeurèrent sans réponse.

J'avais une amie avec laquelle j'entretenais une correspondance active ; je la priai de me donner des nouvelles de mon père. Elle me répondit qu'il n'était pas à la ville, mais dans une maison de campagne qu'il

possédait à une petite distance ; il ne l'avait pas quittée depuis son retour ; personne ne l'avait vu, excepté son fils. On ne savait quelle vie il menait dans l'intérieur du château, et s'il y était retenu de force ou s'il y vivait libre.

A cette nouvelle, je perdis le repos et priai ma tante de ne pas s'opposer à ce que je partisse de suite, pour juger par moi-même de la situation de mon père.

Ayant son assentiment, je quittai cette vénérable parente, et me rendis de suite auprès de mon père.

J'arrivai trop tard ; le vieillard était sur son lit de mort lorsque je me présentai. Il n'y avait plus rien à craindre pour les coupables, car il n'en faut pas douter, la mort de mon père fut prématurée.

Il n'avait plus sa connaissance : je tâchai en vain de lui faire connaître que sa fille était auprès de lui ; je n'avais pas à me plaindre des procédés de mon frère envers moi. Tout ce que je pouvais désirer, il me l'avait accordé.

Huit jours après mon arrivée, mon père acheva sa triste et pénible existence.

Deux jours se passèrent.

Le troisième, un huissier se présenta chez moi, pour me faire connaître les dernières volontés de mon père.

Ce début m'effraya :

— Parlez, Monsieur, lui dis-je.

J'étais déshéritée.

Je ne répliquai rien, congédiai l'huissier, et me préparai à quitter un lieu qui ne m'appartenait pas.

Mon frère se présenta à moi, et voulait me retenir. Je feignis ne pas le voir et ne pas l'entendre, et je me retirai.

Je ne l'ai pas revu depuis cette époque.

Je retournai à Cherbourg. Ma tante me promit de me dédommager du tort que m'avait fait mon père, en me laissant tous ses biens après sa mort.

Elle le fit.

Mon frère voulut avoir sa part dans l'héritage de ma tante. Il m'écrivit à ce sujet : je lui répondis que telles avaient été les volontés de la défunte ; que je m'étais soumise sans murmures aux dispositions de mon père, et qu'il devait en faire autant à celles de ma tante.

Il engagea un procès ; je le soutins, et le gagnai.

Mon frère, furieux, m'écrivit une lettre dans laquelle il me traitait sans égards et me vouait, disait-il, une haine éternelle.

Je ne l'estimais pas assez pour le craindre et pour regretter la perte de son amitié. Je n'attachai aucun prix à ces menaces, et même je les oubliai. Il prit soin de me les rappeler et bientôt je lui en fournis moi-même l'occasion.

Six mois s'étaient passés depuis que j'avais gagné mon procès, et je ne pensais plus ni à ma querelle ni à celui qui l'avait suscitée.

La maison que j'occupais à Cherbourg était vaste : je n'en habitais qu'une partie. Je meublai le reste et sur la sollicitation d'un voisin, je con-

sentis à le louer à une famille anglaise qui venait à Cherbourg passer quelques semaines.

Je reçus mes nouveaux locataires et me rendis à ma maison de campagne.

Ils vinrent m'y visiter. Lady Sydney et ses deux filles; leur fils et frère, me dirent-elles, était retenu au lit par une indisposition qu'on ne jugeait pas grave, et qui ne causait à ses parens qu'une légère inquiétude.

Quelque affaire sans importance me rappelant à la ville, j'y revins avec ces dames; toutes trois m'avaient paru fort aimables, et je les engageai à partager mon diner. Elles acceptèrent.

Pendant le repas, il fut question du frère malade. La plus jeune des sœurs, miss Betsy, dit qu'il lui sem-

blait que la situation de son frère empirait et qu'il serait peut-être utile de faire appeler un médecin.

—Si vous le désirez, Madame, dis-je, en m'adressant à lady Sydney, je vais faire appeler mon docteur, il ne demeure qu'à deux pas et sera ici dans un instant.

— Attendons à demain, ma bonne hôtesse, je crois que Betsy s'inquiète à tort de la situation de son frère : si cette nuit se passe sans amener du mieux, nous prierons le médecin de venir demain matin.

On suivit l'avis de madame Sydney.

La nuit n'amena aucun mieux, et dès le matin on était à ma porte pour me prier d'envoyer chercher mon médecin.

Je satisfis à ce désir.

M. Vaudiville me connaissait particulièrement : il avait pris soin de ma tante dans sa longue maladie, et avait, par sa science, prolongé longtems sa vie. Il me portait de l'intérêt : avant de sortir de chez lui il vint me trouver et me dit :

— Y a-t-il long-tems, Mademoiselle, que vous avez ces anglais chez vous ?

— Quelques jours, seulement, Monsieur.

— Les connaissez-vous ?

— Non.

— Ah !

— Pourquoi de telles questions ?

— C'est que ce jeune anglais est fort malade.

— Ah ! mon Dieu !

— Et que je crains bien qu'il ne succombe.

— Juste ciel !

— La maladie dont il est atteint est des plus compliquées.

— Qu'il est malheureux pour moi, que ces anglais soient venus s'établir dans ma maison !

— C'est vrai ! car je ne crois pas que ce jeune homme soit en vie d'ici à huit jours.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Et M. Vaudiville appelé à d'autres soins me laissa désolée. J'avais déjà vu tant de morts s'acheminer vers leur dernière demeure ! mais il pouvait se faire que ses pronostics ne s'accomplissent pas et que ce jeune homme ne fût pas aussi près de sa fin qu'il le disait. Je ne l'avais pas encore vu. Je voulus le visiter et me présentai à la porte de sa chambre.

J'y trouvai lady Sydney en pleurs

— Il repose, ma chère hôtesse, me dit-elle. Sydney sera sensible à votre attention ; mais vous seriez bien bonne de remettre votre visite à un autre moment.

— Volontiers, Madame, je ne désirais voir votre fils que pour m'assurer moi-même de son état, que le docteur m'a dit être fort alarmant.

— Il me l'a dit également, ajouta cette malheureuse mère, en fondant en larmes. Ici la plus jeune des sœurs vint interrompre l'entretien. Elle me salua et pria sa mère de se rendre auprès du malade qui désirait lui parler.

— J'y vais de suite, ma fille; ma bonne hôtesse, je vais le prévenir de votre visite et l'engagerai à la recevoir.

Je ne pouvais insister : je me retirai assez mécontente.

Madame Sydney ne tarda pas longtems à me venir joindre.

— Mon fils, me dit-elle, est fâché de ne vous avoir pas reçue au moment où vous veniez chez moi. Si vous le trouvez, bon miss, nous nous y rendrons de suite. La fièvre l'a quitté un moment et il me parait mieux.

— Je me préparai donc à paraître devant ce jeune homme, un peu piquée et un peu intéressée à cette visite par ce que m'avait dit le docteur, et ensuite par les espèces d'obstacles qui s'étaient élevés contre une entrevue.

Je suivis donc madame Sydney et j'entrai dans la chambre où se trouvait son fils.

CHAPITRE VIII.

SUITE.

Ah ! quand le cœur est de la partie !

SIR Edward était appuyé sur des oreillers et presque sur son séant lorsque j'entrai chez lui. Il s'excusa adroitement sur ce qu'il appelait son impolitesse de ne pas m'avoir reçue lorsque je m'étais d'abord présentée

chez lui, et en rejeta la faute sur sa mère.

—Mon ami, ne te fatigue pas, dit-elle avec tendresse, je suis sûre que Mademoiselle t'excuse.

— Oh! Madame dit vrai, m'écriai-je, tandis que ce que disait madame Sidney me rappelait à moi-même, ne vous fatiguez pas, vous êtes tout justifié.

Sidney répliqua quelque chose d'analogue à la circonstance, et nous nous retirâmes d'auprès de lui.

La vue de ce jeune homme malade avait fait sur moi une impression difficile à exprimer.

Ses joues pâles, ses grands yeux noirs sans cesse fixés sur moi avec une expression singulière, jetèrent dans mon âme un trouble jusqu'alors inconnu.

J'aimais déjà et sans le savoir. Ma visite ne fut pas longue. M. Sidney me conjura de la renouveler : je lui promis de le faire. Madame Sidney vint en toute hâte me demander ce que je pensais de l'état de son fils. Je lui répondis que je ne le trouvais pas aussi mal que l'avait dit le docteur. J'étais jeune, alors, et le chagrin n'avait pas encore flétri mes traits ; on disait dans le monde que je possédais quelque beauté. Mes faibles attraits attirèrent l'attention de Sydney, et son cœur s'était donné à moi dans la courte entrevue que nous avions eue ensemble.

Sa maladie augmenta considérablement le même jour, et M. Vaudiville me chargea de prévenir sa mère que si son fils avait à régler quelques affaires de famille, il était tems qu'il

s'y prît. Je refusai de me charger de ce message ; il m'en coûtait trop de l'exécuter ; mais je proposai au docteur d'envoyer chercher madame Sydney, à laquelle il pourrait faire lui-même la triste confidence. M. Vaudiville y consentit et madame Sydney parut.

Cette pauvre mère soutint avec courage l'arrêt qui condamnait son fils.

— Eh quoi ! Monsieur, dit-elle, il n'y a donc aucun espoir ?

— Pardonnez-moi, Madame : mais il se prépare une crise qui doit être décisive, et j'avoue que la faiblesse du malade me fait craindre qu'il ne puisse la supporter.

— Mon fils est perdu, s'écria-t-elle !

— Je le crains, reprit le docteur.

— Ah ! ne nous quittez pas dans

cet affreux moment, je paierai tout ce que vous demanderez. . .

— Madame, l'argent n'y peut rien, je vais donner quelques soins à un malade, et avant que l'heure du danger arrive, je me trouverai près de vous.

Il sortit.

Madame Sydney, dès qu'il fut parti, se jeta dans mes bras et versa des larmes amères. Ce fut alors qu'elle me conta ses malheurs. Elle avait épousé lord Sydney par inclination. Elle était beaucoup plus riche que lui. Elle avait eu six enfans de son mariage avec lui; quatre garçons et deux filles : trois de ses fils étaient morts dans les combats, et elle était menacée de se voir enlever le quatrième par une maladie cruelle, celui sur lequel reposaient toutes ses

espérances, car depuis long-tems elle avait perdu son époux.

Le docteur revint ; madame Sydney me pria de l'accompagner à la chambre de son fils. Nous y montâmes. Le docteur s'approcha de son lit, lui tâta le pouls, et dit :

— Dans une heure au plus tard, la crise aura lieu.

Je témoignai la crainte que le malade n'entendît ces mots ; mais le docteur me rassura.

Sydney était pâle, mais la fièvre qui le saisit en ce moment, couvrit son visage d'un rouge livide. Le docteur, assis à côté de lui, épiait les progrès du mal, et en suivait tous les symptômes.

Pour nous, nous étions plus attentives à la physionomie du docteur qu'à celle du malade : cependant les

douleurs qu'il éprouvait devinrent si vives, qu'il en poussait des cris et qu'une sueur froide inondait son visage et ses mains. Nous n'osions prononcer un seul mot, ni même bouger. Le docteur s'apercevait à peine de notre présence, occupé qu'il était à donner tous ses soins à son malade. Il essuyait la sueur dont il était couvert, et à chaque instant lui tâtait le pouls.

— Tout va bien, dit-il, dans un moment.

Sans nous regarder, sans parler, nous levâmes nos regards vers le ciel et le priâmes pour le pauvre patient.

Nos prières furent exaucées. Au bout de quelques minutes, qui nous parurent bien longues, le malade poussa un profond soupir : il ouvrit

les yeux, et les tenant attachés sur le docteur :

— Que je souffre !

Le docteur lui fit signe de garder le silence, et se tournant de notre côté, il nous dit à voix basse :

— Il est sauvé.

Madame Sydney faillit perdre connaissance, je me jetai à genoux et remerciai le ciel de ce qu'il lui rendait son fils.

De ce jour, il alla de mieux en mieux. M. Vaudiville lui défendait toujours de parler; mais ses yeux nous exprimaient assez qu'il appréciait tous les soins que nous prenions de lui. Je dis nous, car je faisais dès lors partie de la famille, et comme telle, prodiguais mes soins à sir Edward.

La fin du mois était arrivée. Je remarquai dans madame Sydney un certain embarras que j'attribuai à quelque gêne pécuniaire. Je ne savais comment lui faire part de ma remarque; mais l'occasion s'en présenta. Elle vint pour me payer, et je crus pouvoir, sans l'offenser, la prier de retarder l'acquit de cette somme.

Elle accepta.

Mon amour pour Edward n'était plus un secret pour cette bonne mère. Elle l'avait approuvé; lui-même lui en avait fait l'aveu, et elle m'avait dit en me serrant la main :

— Le bonheur n'est pas fait pour nous sur la terre, ou une femme devra le trouver avec mon Edward.

A quelques jours de là, un huissier de Cherbourg se présenta à la maison et demanda madame Sydney.

Je savais qu'elle avait éprouvé des retards dans ses paiemens, et je ne fus pas étonnée qu'un homme de loi en fut instruit. Je lui indiquai l'appartement de cette dame et ne fis autre attention à cette visite.

Le soir, je fus comme de coutume auprès d'Edward. Malgré la peine que l'on prenait à me le cacher, je m'aperçus facilement que quelque chose de nouveau s'était passé dans la famille. Les jeunes filles avaient les yeux gonflés de larmes ; la mère soutenait assez bien l'entretien ; mais sir Edward était dans un abattement qui lui permit à peine de s'apercevoir de mon arrivée.

Je me décidai à questionner l'homme de loi qui revint le lendemain.

— M. Sydney est très-souffrant,

lui dis-je, et je crains qu'il ne puisse vous recevoir.

— Oh! c'est égal, qu'il me reçoive ou non, vous pouvez vous charger de ma commission, si cela vous convient, mademoiselle.

— Moi!

— Oui, vous.

— Qu'avez-vous donc à lui remettre?

— Une assignation.

— Une assignation?

— Pour une lettre-de-change de 500 fr. que j'ai présentée hier, et qui ne m'a pas été soldée.

— Une lettre-de-change?

— Oui, oui, et tout malade qu'il est, le jeune homme pourra bien tâter si l'air de la prison est malsain.

— De la prison, dites-vous.

— Sûrement, s'il ne paie pas.

— Cinq cents francs?

— Oui, cinq cents francs.

— Revenez plus tard, M. Gaspard, je sais que M. Sydney attend des fonds aujourd'hui.

— Vous croyez, Mademoiselle?

— J'en suis sûre.

— Je peux attendre jusqu'à deux heures.

— Oui, c'est cela, revenez à cette heure là.

— C'est par rapport à vous, Mademoiselle, en conscience.

— Je vous en ai toute l'obligation possible.

Il s'en fut.

J'avais l'intention d'acquitter la dette de Sydney. Je le pouvais sans me gêner aucunement, mais je ne voulais pas que Gaspard le sût, car il

eût bientôt mis toute la ville dans sa confidence.

Je ne parlai pas de mes intentions à M. Sydney ; j'avais déjà mon petit projet, et je ne voulais rien y changer.

Gaspard revint à deux heures.

— Soyez le bien-venu, lui dis-je ; j'ai de l'argent à vous remettre.

— Ah ! ah !

— Oui, M. Sydney a reçu les fonds.

— En ce cas, je vais aller....

— Non, non..... il m'a chargé d'acquitter moi-même la lettre de change.

— Comme il vous plaira, Mademoiselle ; la voici avec le protèt.

— C'est?

— Cinq cent six francs.

Je les remis à l'huissier qui, très-content, se retira.

J'enveloppai alors la lettre de change d'un autre papier, y fis mettre une adresse, et fus de suite la porter à la poste. Je prétextai qu'une affaire m'appelait à la campagne, et m'y rendis. Je voulais ainsi me soustraire aux remercîmens de madame Sydney; mais je pensais bien qu'elle saurait de suite à qui elle était redevable du service que je lui rendais.

Il ne se trouve pas beaucoup d'amis capables d'une telle preuve de confiance, et je ne doutais pas qu'on ne devinât bientôt de quelle main partait celle-ci.

Je ne vis personne me venir trouver, et, je l'avouerai, j'en conçus du dépit.

Le soir, je revins à Cherbourg. Madame Sydney ne parut pas chez

moi de la soirée, et ce fut moi qui me rendis chez Edward.

La lettre n'était pas encore parvenue. On l'apporta pendant que j'étais présente. On lut mon embarras sur ma figure.

De ce moment, Edward sut à quel point il m'était cher. Le mieux qu'il éprouvait se soutint, le danger disparut, et l'air de la campagne lui ayant été recommandé, nous partîmes tous pour celle que je possédais près de la ville.

Ce n'était plus un mystère pour personne que ma prochaine alliance avec l'Anglais. On attendait que sa santé fût parfaitement rétablie pour la conclure. On parla un peu de cette singularité ; mais comme j'étais libre de ma personne, et que qui que ce fût ne pouvait s'opposer à cet hymen,

on finit par ne plus s'en occuper, et on me laissa libre d'en agir comme bon me semblerait.

Je n'entendais plus nullement parler de mon frère : cependant, je lui écrivis pour le prévenir de mon prochain mariage : je ne reçus de lui aucune réponse.

CHAPITRE IX.

MARIAGE.

Qu'est l'amour sans l'estime?

Edward allait mieux. Nous convînmes du jour où nous allions contracter ensemble un lien indissoluble. Quelques amis s'étaient chargés de prendre des renseignemens sur sa famille ; ils étaient tous fort honorables, et je ne balançai plus.

Nous fûmes unis, et pendant les six mois que je restai à Cherbourg, je fus entièrement heureuse.

Des affaires de famille et d'intérêt appelèrent Sydney à Londres. Je louai ma maison et suivis la famille. J'étais enceinte. Sydney désirait un fils : ce fut Jenny que je mis au monde. Ma fortune n'était pas suffisante pour soutenir le train de maison que nous avions adopté, et Sydney n'en possédait pas beaucoup. Sa mère et ses sœurs se suffisaient à peine avec ce qu'elles possédaient. Mon mari se lança dans les affaires, nous pouvions satisfaire à nos besoins et nous donner même quelque superflu.

Je m'entendais peu aux affaires commerciales, et ne m'en mêlais nullement. Je m'occupais de ma maison et du soin d'élever ma fille. Sydney

maria ses deux sœurs : l'une partit pour les États-Unis ; l'autre fut demeurer à Édimbourg. Madame Sydney se trouvant seule, vint demeurer avec nous ; mais nous ne la conservâmes pas long-tems. Deux ans après, elle eut une attaque de paralysie qui la priva de l'usage de la parole. Elle languit pendant trois mois, et, malgré nos soins, nous la perdîmes.

Sydney regretta beaucoup sa mère, et moi-même je lui donnai des larmes. Madame Sydney était une femme respectable, et avait toujours été pour moi une véritable mère. Dans les trois mois qui précédèrent sa mort, je la surpris souvent les yeux attachés sur moi, avec une expression qui m'étonnait. Elle semblait avoir quelque chose à me dire, quelque secret à me révéler ; mais elle ne pouvait

l'exprimer. Elle pleurait alors en me serrant la main. Je me suis souvent rappelé cette circonstance depuis, et je ne me suis que trop persuadée que la mère d'Edward avait un secret à me confier.

Sydney conserva toujours de sa mère un tendre souvenir. Nous en parlâmes souvent ensemble.... Hélas ! mille fois pour elle n'a-t-il pas mieux valu que le Ciel l'ait rappelée dans un tems où rien encore n'était venu troubler notre félicité !

Une des sœurs de mon mari, celle qui était mariée à Édimbourg, survécut peu à sa mère. Son mari se remaria peu après, et nous cessâmes toute correspondance avec lui.

Quant à celle qui était partie pour l'Amérique, jamais nous n'en avons entendu parler.

Je touchais au terme de mon bonheur et ne m'attendais pas que le malheur fût aussi près de m'atteindre.

J'avais dans mon mari une confiance sans bornes, et le croyais incapable de me tromper, de quelque manière que ce fût.

Un soir, il était dix heures, et Sydney n'était pas encore rentré. C'était la première fois qu'il se rendait coupable d'une telle inexactitude : je soupai sans lui et fus me coucher assez mécontente.

Deux heures sonnaient lorsqu'il rentra. Je m'étais levée, car il m'était impossible de dormir ; en voyant Sydney, tout mon mécontentement s'évanouit : je ne pus que m'élancer vers lui, l'enlacer de mes bras caressans et lui dire :

— Oh ! mon ami, quelle inquiétude tu m'as donnée !

— Chère amie..., crois moi, ce sera la dernière, me fut-il répondu. Je me souviens que je ne lui demandai seulement pas la cause de ce retard : j'avais tremblé pour lui, je le serrais dans mes bras, j'étais contente; j'étais heureuse.

Sydney me sut gré de ma confiance; il me jura que jamais il ne s'attarderait, je le crus.

Je l'ai dit : j'ignorais absolument la nature de ses opérations commerciales dont il voulait cependant bien quelquefois me confier les résultats. J'écoutais tout avec une confiance aveugle. Était-il possible que j'imaginasse que Sydney voulait me tromper.

Je le voyais depuis quelque tems troublé, agité. Je lui demandai la cause de ce trouble.

— Ne t'inquiète pas, chère amie, me dit-il, nous avons essuyé une perte considérable; mais je pourrai parer à tout. Seulement, j'ai de l'argent à verser ce mois-ci, et comme je ne m'attendais pas au coup qui m'atteint, nous serons un peu gêné.

— Parle, mon ami, y a-t-il quelque réforme à faire dans ma toilette, dans nos habitudes?

— Oh! non, non! nous n'en sommes pas là.

Sydney me dit quelques jours après cet entretien, que des recouvremens qu'il avait faits le mettaient à même de remplacer non-seulement ce qu'il avait perdu, mais le mettaient très-à l'aise; ce fut à cette époque qu'il amena un honnête négociant de Manchester, nommé Schresbury.

Il ne fallait pas voir deux fois ce digne homme pour s'attacher à lui. Il était marié, avait déjà plusieurs enfans, il nous proposa d'aller dans sa famille, nous acceptâmes et j'eus encore le plaisir d'y rester huit jours qui rappelèrent ceux que je passais à Cherbourg.

Je m'appesantis sur ces instans de bonheur. Hélas ! Ils ont été achetés par des années de larmes . . . et de misère.

Nous quittâmes à regret cette estimable famille et revînmes à Londres. Ma fille grandissait et son père paraissait avoir pour elle la plus vive tendresse. Elle fut atteinte d'une maladie cruelle, je ne quittai pas d'une minute le chevet de son lit, et Edward lui consacrait tout le tems qu'il pouvait dérober à ses affaires.

Le ciel nous rendit notre fille, mon mari qui avait un peu négligé ses opérations pour adoucir mes chagrins, les reprit avec une activité d'autant plus grande, lorsqu'il fut certain de conserver sa Jenny : je ne m'en étonnais pas et chaque jour j'adressais au ciel de ferventes prières pour qu'il bénît les travaux de mon époux, et je le remerciais de me l'avoir fait connaître.

Depuis la maladie que notre Jenny avait faite, elle était d'une faiblesse inquiétante, les médecins me recommandaient de lui faire prendre l'air de la campagne, celui de Londres ne convenant pas du tout à sa poitrine affaiblie. Je n'hésitai pas long-tems : il m'en coûtait de me séparer d'Edward; mais une espèce de rechûte que fit ma fille, me décida à faire ce sacrifice.

Je fus avec mon mari parcourir les environs de cette ville immense, et mon choix fut bientôt fixé ; nous louâmes une jolie petite maison et n'eûmes pas la peine d'y faire porter la moindre chose : elle était toute meublée et le propriétaire des meubles partant pour le continent, il nous les céda pour un prix extrêmement modique.

Il fut convenu que Sydney viendrait nous retrouver chaque jour après la bourse où sa présence était indispensable ; que les jours où il le pourrait il coucherait à la petite maison. Ainsi rassurée, je m'y rendis, et pendant quelques semaines, j'y fus heureuse. La santé de ma Jenny reparaissait, ce qui me récompensait de mon sacrifice et Sydney était assidu, comme si nous eussions encore été dans

la première année de notre hymen.

Un jour, l'heure de la bourse était passée depuis long-tems et Sydney n'avait pas paru. Je commençais à être fort inquiète, lorsqu'un domestique survint et me remit un billet de mon mari. Il me disait qu'il était retenu à Londres par une affaire imprévue, qui l'obligeait à y rester et qu'il ne reviendrait à la campagne que le lendemain. L'envie me prit de partir de suite pour la ville; mais je réfléchis que ce serait prouver une trop grande défiance et je me retins

Le lendemain, il vint de très-bonne heure, comme il ne m'avait pas expliqué sur le billet de la veille, de quelle nature était l'affaire qui l'avait retenu, une de mes premières questions fut de le lui demander.

Il me parut que ma question l'em-

barrassait ; il fut long-tems à me répondre et le fit en rougissant ; c'était une affaire commerciale.

Je ne le crus pas, je sentis en moi s'éveiller le sentiment de la jalousie. Je voulus me contenir, je ne le pus et me mis à fondre en larmes, je congédiai ma fille et dès qu'elle fut sortie, je me jetai au cou de mon mari, en m'écriant.

— Ah ! Sydney, Sydney ! tu me trompes, tu ne m'aimes plus.

Ces premiers mots l'effrayèrent ; mais bientôt il fut pleinement rassuré, il m'assura de sa tendresse ; les mots qu'il m'adressa ne me parurent pas d'accord avec les secrets sentimens de son cœur, ses caresses me parurent étudiées, c'était un prestige. Sydney ne m'était pas infidèle; mais je le crus,

et de ce jour, je fus la plus malheureuse des femmes.

Je pleurai, et Sydney me surprit plus d'une fois dans cette triste position. Il fit tous ses efforts pour me faire revenir de cette erreur : la jalousie ne s'éloigne pas aussi facilement d'un cœur qu'elle y pénètre. Je ne voulais plus aller à Londres, dans la crainte d'y rencontrer ou d'y reconnaître l'objet imaginaire de la passion de mon mari.

Jenny était absolument rétablie. Je la fis entrer dans une pension, située à deux pas de chez moi. De cette façon, son éducation ne fut pas négligée et j'avais la faculté de voir ma fille aussi souvent que je le voulais. Ce fut le prétexte que je pris pour résister aux vives instances que me faisait Edward, de retourner à Londres.

Quelquefois j'avais le projet d'y reparaître ; mais la fierté me retenait, et je n'effectuais pas mon projet.

Je devins enceinte de John, ma grossesse fut très-laborieuse. Je changeai d'une manière étonnante pendant son cours et je croyais être devenue pour mon mari un objet de dégoût. Je ne pouvais supporter qu'il me parlât de son amour qui, disait-il, était toujours le même. Je ne le croyais pas, et cependant, qu'avait-il fait pour m'en dépersuader ? ? ?....

John vint au monde.

Sydney me parut enchanté de ce que je l'avais rendu père d'un fils ; mais dans l'égarement de ma jalousie, je ne voulais voir que de l'affectation dans l'expression de sa joie. Je le rebutais s'il se présentait devant moi, et lorsqu'il était absent, je brû-

lais du désir de le revoir. Oh ! qui n'a pas connu de telles angoisses, ne peut savoir tout ce qu'elles ont de cruel, d'intolérable ! ! ! . . . . .

Je m'étais d'abord efforcée de croire mon mari infidèle, bientôt, hélas je n'eus plus à cet égard de doute à former. . . .

J'avais par mes caprices, mes boutades, éloigné de moi le meilleur des époux ; fatigué de voir toujours une femme de mauvaise humeur, il me laissa dans ma solitude et n'en troubla plus la triste paix.

A peine s'il y paraissait une fois par semaine, encore n'était-ce que quelques momens ? et seulement pour voir son fils. . . . souvent, je ne l'apercevais pas et lorsque je demandais s'il s'était informé de moi, et qu'on

m'en assurait, je demeurais convaincue du contraire.

Que de larmes j'ai répandues! que de nuits j'ai passées sans sommeil.

Tout ce qu'il y a de plus cruel me déchirait; enfin, j'en vins à ne plus voir du tout Sydney.... excepté quand, cachée derrière un rideau, j'épiais son arrivée et son départ.

Ah! que j'étais malheureuse!

CHAPITRE X.

MALHEUR.

Tu l'as cherché !

Je succombai et fis une maladie épouvantable. On eut de moi les plus grands soins. J'étais jeune encore. Je revins à la vie. Hélas ! pourquoi ?. . .

Je revins à la vie, et en retrouvant la santé, je retrouvai également tous les maux qui me l'avaient fait perdre.

Je demandai si M. Sydney était venu me voir pendant ma maladie.

— Monsieur n'est pas venu lui-même, mais chaque jour un domestique venait de Londres s'informer de la santé de Madame.

Cette assurance fut loin de me satisfaire.

— Autrefois, me disais-je, Sydney ne s'en serait pas rapporté à ce que lui eût dit un domestique : il serait bien venu lui-même s'assurer de ma situation. Ah ! je le vois, l'ingrat ne m'aime plus.

Et mes larmes coulaient.

Je ne pouvais plus vivre ainsi. Je n'avais que Sydney au monde : qu'était pour moi tout le reste? Je n'avais pour mon frère ni amitié ni estime, et depuis plusieurs années, son silence me disait assez que peu lui

importait ce que j'étais devenue. Je n'avais pas envie de me rapprocher de lui ; mais dans la position où je me trouvais, le déplacement me devenait nécessaire. Ma fille était à sa pension, mon fils en nourrice. Je demandai à Sydney une entrevue : il me la refusa, me disant qu'il était las de mes pleurs et de mes reproches ; que l'entrevue que je sollicitais, avait sans doute pour but, de lui en adresser de nouveaux, et qu'il croyait devoir éviter, et pour lui et pour moi, une scène désagréable. Il ajoutait que je pouvais lui dire par écrit ce que je désirais lui communiquer de vive voix.

Cette lettre ne me laissa plus aucun doute sur la culpabilité de l'ingat. Je perdis la tête.

Hélas! je ne cherche point ici à

m'excuser. J'eus tort, je le confesse, j'eus grand tort.... mais que de larmes j'ai répandues! .... que de peines! que de chagrins j'ai essuyés!!! que ceux qui me condamneront prennent part à ma position, et ils n'oseront pas me juger.

J'écrivis à Sydney.

Je lui demandai la permission de faire un voyage en France, sans lui désigner aucunement le motif de ce voyage, ni sa durée.

J'espérais un refus.

Ma proposition fut acceptée.

Je ne versai pas une larme : ma fierté était offensée. Je quittai le voisinage de Londres, sans y faire un voyage, sans chercher à me rapprocher de mon mari.

Je restai à Calais : il me fut impossible d'aller plus loin. Il me semblait

que chaque pas qui m'éloignait de lui m'arrachait la vie..... Ah! que je souffrais alors... et personne, personne à qui confier mes peines, mes chagrins.

Je ne séjournai que quinze jours à Calais, et je retournai à ma maison de campagne. On fut on ne peut plus surpris de mon retour. Mon mari n'avait pas paru depuis mon départ. Il n'était venu voir ni son fils ni sa fille.

Une telle indifférence m'étonna extrêmement, et de suite, je pris un parti auquel j'aurais dû m'arrêter bien auparavant. Mais j'étais aveuglée.....

Je partis de suite pour Londres, et me rendis à l'hôtel.

Sydney était absent. Je m'installai

dans ma chambre, et le fis prier d'y passer aussitôt son retour.

Je l'attendis en vain toute la nuit.

Il rentra à trois heures du matin, et je m'aperçus, lorsqu'il entra chez moi, qu'il n'était pas à jeun.

Je voulus remettre à un autre moment l'explication que nous devions avoir, et lui dis qu'il me paraissait avoir plus besoin de sommeil que de toute autre chose.

— Non, non, dit-il, votre arrivée imprévue doit contenir un secret que je brûle de connaître.

— Il eût été un tems, Sydney, où vous l'auriez deviné.

— Eh quoi ! serait-ce par tendresse pour moi ?

Je ne répondis rien.

— En vérité, ma chère amie, la

manière dont vous vous conduisez avec moi depuis long-tems, m'autorise à croire que, dans ce moment, vous vous jouez de ma personne.

— Je peux mériter ce reproche, mais vous.!

— Moi!

Et il pâlit en disant ce mot. Je regardai son trouble comme un aveu tacite de ses torts et ne pus retenir mes larmes.

Sydney se promenait à grands pas dans l'appartement, comme un homme en proie aux remords.

— Il n'est plus tems, dit-il tout-à-coup, en s'arrêtant devant moi, et fixant sur moi des yeux dont l'expression de courroux me glaça.... il n'est plus tems..... oui, je l'avoue, une passion funeste m'entraîne à ma perte, me jette dans un abîme dont je

ne puis, sans effroi sonder la profondeur, et c'est vous, oui, vous, qui l'avez ouvert sous mes pas.

— Moi, grands dieux !

— Oui, vous, par vos caprices... votre sotte jalousie.... sans motif, je vous le certifie.

—Oh ! Sydney... Sydney... osez-vous m'accuser ?

— Je vous accuse de tout le mal qui peut arriver.... je vous en rends responsable.... car si vous eussiez voulu... mais à quoi bon toutes ces récriminations..... elles me font mal.... qu'êtes-vous venue faire ici ?

— Reprendre la direction de votre maison.

Il n'est plus tems : trop long-tems vous vous en êtes écartée, vous ne sauriez y vivre maintenant....

— Pourquoi?

— C'est impossible, vous dis-je, je veux être seul.

A ce terrible aveu, je me cachai la tête dans mes mains et fondis en larmes. Elles n'apitoyèrent point l'insensible Sydney; au contraire, elles semblaient l'irriter. Il m'accabla des preuves de son indifférence et m'ordonna de reprendre, dès que le jour serait venu, le chemin de ma maison de campagne.

Tant de dureté m'inspira un courage dont, sans doute, je n'aurais pas été douée, s'il en eût été autrement.

Je me levai, et marchant droit à Sydney :

— Eh bien! non, lui dis-je, je ne partirai pas... qui osera me chasser

d'ici ?.... Je suis chez moi.... j'y reste.

Tant de hardiesse en imposa à mon tyran.... il fixa sur moi des regards étonnés et ne répliqua rien.

Il sortit en tirant la porte violemment sur lui :

— Nous verrons , s'écria-t-il.

Le matin, un domestique se présenta et me dit que M. Sydney me faisait prévenir que la voiture était prête et m'attendait.

— Vous pouvez dételer, lui dis-je, je ne pars pas.

Sydney arriva, et la scène qui s'ensuivit fut affreuse.......... Sydney voulut employer la violence pour me faire partir. .. j'étais décidée à supporter les plus mauvais traitemens

plutôt que de lui donner cette satisfaction.

— Eh bien ! restez donc, me dit-il, puisque vous le voulez absolument. ... mais vous vous en repentirez. . . ne vous flattez pas que votre présence pourra me porter à rien changer à mes habitudes.

Et il sortit.

Restée seule, je ne pensai pas sans terreur à ma position. Hélas ! j'ignorais encore tout ce qu'elle avait d'affreux.

Sydney n'avait jamais songé, en effet, à me donner une rivale; mais une passion plus terrible le tenait asservi.

Le jeu !

Et c'était moi qui était la cause qu'il s'y était livré.

Il prétendait que, désespéré de

mes caprices, il était allé en chercher l'oubli dans la société; que là, il avait contracté l'habitude de jouer, et que bientôt, il s'y était livré avec tout l'emportement de son âme ardente; mais je sus depuis, qu'Edward avait toujours été adonné à cette passion. C'était même en partie pour cela que sa mère était venue demeurer en France, et la dette de cinq cents francs que j'avais payée était une dette de jeu. Je n'ai point de reproches à faire à madame Sydney : elle croyait son fils entièrement corrigé, et n'avait aucun motif pour me faire confidence de ses torts avant de m'avoir connue. D'ailleurs, elle eût craint, par cette ouverture, de nuire au mariage qui se projetait, et son fils lui avait tellement juré que si cette alliance se contractait, il

ne jouerait jamais, qu'elle le crut sincère, se tut, et obtint de ses filles que jamais je ne serais instruite des torts de Sydney à cet égard. Cette discrétion me fut bien fatale; peut-être si j'eusse connu la funeste propension de mon mari à cette désastreuse passion, fus-je parvenue à l'en détourner tout-à-fait. Madame Sydney, au lit de mort, paraissait vouloir me communiquer un secret. C'était peut-être sur celui-ci qu'elle voulait m'éclairer. Ah! quel service elle m'eût rendu. Il était encore tems. J'aimais Edward, j'en étais encore aimée.... Regrets superflus!

Dès le même soir, j'appris tout ce que j'avais à craindre. Sans sortir de ma chambre, j'entendais les cris de joie, les chants des convives d'Edward. A minuit, tout était dans le

silence; mais je voyais briller les lumières du salon, à travers les jalousies. On joua jusqu'à cinq heures, et ils se séparèrent.

Je ne vis pas Sydney.

Je chargeai la nourrice de mon fils de l'amener près de moi. Cet enfant faisait toute ma consolation; il voyait couler mes larmes et pleurait avec moi. J'allais voir ma fille; mais je me gardais bien de l'amener à Londres. Son père allait quelquefois la visiter. Jamais il ne lui parlait de moi, et elle ignorait la manière dont nous vivions ensemble. Je l'aurais retirée de sa pension si je n'eusse craint l'exemple qu'elle aurait pu puiser dans les dissensions qui nous divisaient.

L'âge de mon fils exigeait bien que l'on s'occupât de son éducation.

Sydney n'y prenait aucun intérêt. Je lui écrivis à ce sujet. Il me répondit qu'il fallait le mettre en pension. Mon Edward était encore bien jeune, il n'avait encore que cinq ans. J'attendis une année et consentis, dans son intérêt, à me séparer de lui. Pour ma fille, j'abandonnai une seconde fois la maison de Sydney, dans laquelle je ne jouissais d'aucun crédit. On me servait dans ma chambre : je ne paraissais jamais au salon ou dans la salle à manger, et ma Jenny n'eût pas manqué de demander les motifs pour lesquels sa mère était si négligée.

Jusqu'alors, malgré la passion qui devait le ruiner, Sydney avait satisfait à tous les besoins de sa maison et acquitté régulièrement la pension de ses enfans ; celle qui m'avait été dévo-

lue, m'était également exactement payée, et jamais il n'avait essayé de me faire consentir à emprunter sur mes biens, ce que j'avais juré ne jamais devoir être.

Hélas! vaines promesses. Que peut se flatter de posséder la femme d'un joueur! Ah! pourquoi ne suis-je pas morte avant tout ce désastre, ma fille, ma fille ne serait pas réduite à la misère!

———

CHAPITRE XI.

FIN.

La fin couronne l'œuvre.

Un jour arriva Sydney.

Il n'avait pas ce ton impératif que je lui avais vu prendre dans plusieurs circonstances. Il venait, disait-il, me demander à dîner. Je ne revenais pas de ma surprise.

Pendant le repas, auquel n'asistait pas Jenny, qui, ce jour là, était allée faire une visite à sa pension, M. Sydney me dit que, décidé à augmenter son commerce, il avait besoin, pour cela, d'une somme assez forte, et qu'il avait compté, à cet effet, sur la bonne volonté de sa femme. Je tremblai, car je prévis que ce qu'il appelait ma bonne volonté, était de laisser mettre hypothèque sur les biens qui m'appartenaient. Je voulus cependant que Sydney s'expliquât. Il me semblait qu'il n'oserait pas me faire ouvertement une semblable demande. Il la fit, au contraire, et sur mon refus, s'emporta en me disant que toute femme, à ma place, n'hésiterait pas à obliger son mari.

— Oui, dis-je, si mon mari n'avait pas une passion que ma faiblesse

pourrait entretenir. Mais, non, je me ruinerais pour que ma fortune, celle de mes enfans, soit confiée à une carte ou à des dés!

Ses dents se serrèrent, sa figure eut un mouvement convulsif. Il prit un couteau sur la table, puis s'avançant vers moi :

— Eh! qui vous a dit, s'écria-t-il, que c'était pour la confier à des cartes ou à des dés qu'on vous la demandait.

Au lieu de lui répondre, je me jetai sur le cordon de la sonnette et dis à l'homme qui survint.

— Pour Dieu, ne sortez pas d'ici.

Sydney était retourné à sa place, et avec le plus grand sang-froid, il dit à cet homme :

— Sortez.

Et comme il n'en faisait rien,

— Sortez, reprit-il avec un ton auquel il n'y avait pas à résister.

Il sortit.

Restée seule, je n'osai faire un mouvement : il vint à moi, j'étais tremblante : il prit ma main.

— Comment excuser un tel emportement, me dit-il..., pourrez-vous me le pardonner?

Je revoyais Sydney tel qu'il m'avait apparu dans les premiers tems de nos amours...; la comparaison de ce qu'il était alors et de ce qu'il était aujourd'hui me frappa, et je faillis perdre connaissance. Il devina apparemment ce qui se passait dans mon âme, car il me dit :

— M'auriez-vous refusé alors ce que je vous eusse demandé... Oh! si vous l'eussiez fait par un mouvement

de générosité, faites-le aujourd'hui par pitié.

— De la pitié! repris-je en répétant involontairement les derniers mots qu'il avait prononcés.

— Oui, oui, dit-il avec amertume, de la pitié : je suis ruiné, si vous ne m'accordez le secours que je vous demande.

— Ruiné!

— Déshonoré, même...

— Ah!

— Oui, déshonoré...,j'ai... mais vous consentez, n'est-ce pas, Madame.

— Mes enfans...

— Consentez-vous...

— Oui...

— Ah!

Et de suite il atteignit des papiers que je signai plus morte que vive.

Ma fille revenait de sa pension. Elle entra précipitamment, son père l'embrassa et sortit.

La vue de ma fille, en ce moment, redoubla mes peines. Il me sembla qu'en obtempérant aux désirs de mon mari, j'avais signé le malheur de mes enfans et le mien propre, pour moi, il m'importait fort peu; mais mes enfans!

Le lendemain de ce jour trop mémorable, hélas! il se présenta un homme qu'à son aspect je reconnus pour un homme de loi; je tressaillis comme un coupable, et lui demandai, frappée de terreur, le sujet de sa visite.

— Votre mari ne vous a pas prévenue, Madame?

— Non, Monsieur.

— Il m'avait cependant dit le contraire.

— Il n'en a rien fait, Monsieur, je vous le jure.

— En ce cas, Madame, je vais vous l'expliquer.... Je viens pour vous prier de me permettre d'examiner cette maison, car on doit très-prochainement la mettre en vente, et il faut bien que, chargé des affaires de M. Sydney, je puisse donner au nouvel acquéreur tous les documens désirables sur les lieux qu'il désirera acheter.

Qu'avais-je à dire à cet homme? Rien. Je le laissai libre de visiter la maison du haut en bas, et partis de suite pour Londres. Sydney n'était pas chez lui. Un pressentiment funeste vint m'assaillir.

J'attendis.

Jamais inquiétude, anxiété, angoisses de l'attente n'égalèrent celle que j'éprouvai.

Chaque fois que l'on frappait à la porte de l'hôtel, je m'élançais tristement à la fenêtre et revenais bientôt, m'écriant en levant au ciel mes yeux remplis de larmes.

— Ce n'est pas encore lui !

Vers le matin, succombant à la fatigue, je m'endormis sur le siége où j'étais assise.

Je rêvais.

Il me semblait être auprès de mon époux, entourée de sa mère et de ses sœurs qui toutes me félicitaient d'avoir, par un acte de confiance, ramené la paix et le bonheur dans ma maison : car Edward leur avait fait, comme à moi, le serment de ne plus jouer. Mes enfans assistaient à cette

fête; mais par une singularité inexplicable, ils étaient vêtus de noir. Madame Sydney me demanda de qui ils portaient le deuil ; je voulus répondre : le même signe de mort nous couvrait tous, et Sydney avait disparu.

Un bruit inaccoutumé qui se fit alors entendre, me tira de ce pénible sommeil.

On frappait à la porte de l'hôtel à grands coups.

Je m'élance à la fenêtre.

La porte est ouverte... Ciel ! une voiture entre. .. Six hommes en descendent et aident leurs camarades à en sortir un corps. . . . .

Je jette un cri perçant qui est entendu , et je me précipite... On veut m'arrêter : j'use de toutes mes forces pour qu'on me laise pénétrer...

— Où voulez-vous aller, Madame, me dit-on, votre mari n'est plus...

Je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, j'appris que Sydney, que l'on avait rapporté mourant chez lui, avait donné quelque signe de vie.

Je retrouvai des forces, me levai et fus moi-même contempler le plus affligeant, le plus terrible spectacle. Sydney avait emprunté tout ce qu'il avait pu, muni des papiers que j'avais signés. La pensée de réparer ses pertes par le même moyen qui les avait causées, le poussa dans une maison de jeu et il perdit tout, tout jusqu'au dernier scheling.

Le désespoir s'empare de lui, il sort comme un furieux, va porter sa montre dans une de ces maisons où l'on prête sur de l'or, achète une paire de

pistolets et s'en tire deux coups....

Le ciel ne permit pas qu'il s'arrachât entièrement la vie : il fallait qu'il vécût pour savoir toute l'étendue de notre misère..., qu'il fut le témoin de mon désespoir et de mes larmes... le témoin après en avoir été l'auteur.

Il ne s'était pas tué, mais il était horriblement défiguré et il était effrayant à voir.

Un œil avait été chassé de son orbite..., sa mâchoire ébranlée était presqu'entièrement dégarnie, et il avait plusieurs trous à la tête... Il voulait périr, et pour l'empêcher de mettre fin à ses jours, il fallait être toujours près de lui et s'opposer à ce qu'il arrachât les bandelettes qui l'enveloppaient. De plus, en tombant, il s'était fracturé un bras. Les douleurs qu'il éprouvait étaient aiguës; à cha-

que instant, elles lui arrachaient des sanglots..., il blasphémait..., il priait...

Lorsqu'il me vit, il perdit connaissance.

On m'engagea à sortir..., j'obéis.

L'homme de loi qui était venu visiter notre maison de campagne, était un brave et digne homme. Il se nommait Targueux. Le second jour, Sydney témoigna le désir de le voir. Il lui fut amené. Ils s'enfermèrent ensemble et restèrent assez long-tems en tête-à-tête. Il vint me trouver ensuite, et à son air froid et sévère, je jugeai de de quelle nature était la confidence qu'il avait à me faire.

— Parlez, m'écriai-je, parlez, Monsieur, je suis préparée à tout.

— Eh! bien, Madame, s'il en est ainsi, je vais vous développer.....

— Non, non, Monsieur, dites-moi seulement si je puis espérer conserver quelque chose pour mes enfans ?

— Rien, Madame.

— Ah !

— Votre complaisance leur a été bien funeste ; si je vous eusse connue alors, vous n'auriez pas commis une telle faute.

— Je n'ai pu résister aux promesses de mon époux.

— Quelles promesses ?

— Il m'avait juré de changer de vie, de redevenir ce qu'il avait été si long-tems.

— Et vous ?

— Et moi ! que voulez-vous dire ?

— Ecoutez-moi, Madame, d'étranges bruits circulent sur votre compte,

et je crois qu'il est important pour vous de les connaître...

— Je ne vous comprends pas, Monsieur.

— Je commence à le croire, Madame.

-- Parlez.

— Répondez-moi franchement... N'avez-vous aucun tort à vous reprocher?

— Aucun, je le jure.

— Ce n'est pas ce que l'on pense généralement de vous, Madame.

— Grand Dieu !

— Vous avez vous-même prêté à ce soupçon, en vous retirant dans cette maison de campagne, en faisant peser toute la responsabilité de celle de Londres sur votre mari, en vous isolant de lui, de façon qu'il ne vous voyait presque jamais... Et derniè-

ment encore votre voyage sur le continent...

— Quel tissu d'horreurs......

— Calomnies, peut-être, mais vous vous les eussiez épargnées en restant chez vous...

— Oh! Monsieur, je le vois, tous ces malheurs sont mon ouvrage.

— En partie, Madame.

— Oh Dieu! Dieu! Mais dites, Monsieur, dites tout ce que vous savez, il faut bien, pour me justifier, que je sache ce dont on m'accuse.

— Vous vous justifierez difficilement aux yeux de tous, Madame.

— Enfin, de quoi m'accuse-t-on?

— D'adultère.

— Ah!... Le croyez-vous, Monsieur?

— Non, non, en vérité, Madame, et quand je vous ai vue hier, je suis

demeuré confondu... Le portrait que l'on m'avait tracé de vous n'est nullement ressemblant.

— Monsieur, Monsieur, j'ai toujours été fidèle épouse, j'en atteste le Ciel, et si je me suis éloignée de mon mari, c'est que je croyais qu'il aimait une autre femme... Ah! fatale, fatale jalousie!

— Le monde n'a pas jugé ainsi... Il me serait pénible d'entrer dans des détails à cet égard..., mais on a donné à votre retraite, à votre voyage, de bien fausses, de bien cruelles interprétations..., je tâcherai de les détruire; mais, vous l'avouerai-je, je crains de succomber dans la tentative.

J'étais attérée...

Je n'avais pas cru que l'on pût ainsi déchirer quelqu'un sans qu'il ait don-

né de puissans motifs pour le faire. Je sus par une femme qui conduisait la maison de mon mari pendant mon absence, tout ce dont on m'accusait. J'avais été la cause de tout... de tout ce qui était arrivé. Sydney ne s'était livré à sa funeste passion du jeu, que pour oublier une femme ingrate et perverse qui refusait de répondre à son amour, et lui préférait un... inconnu. Il avait fait toutes les tentatives, tous les sacrifices possibles, pour me rappeler à mon devoir... tout avait été inutile... j'avais fui avec mon séducteur; mais bientôt, las de moi, il m'avait abandonnée et j'avais alors osé reparaître au domicile conjugal. Sydney avait eu la faiblesse de me recevoir......
bientôt je n'avais pu me passer de

nouvelles intrigues, et étais retournée à ma petite maison..., l'égarement, le désespoir avaient décidé mon mari à l'acte de violence auquel il s'éta porté.......

Ainsi, après avoir causé sa perte, j'avais aussi causé sa mort... Oh! hommes.. voilà de vos jugemens!

J'étais attérée....

L'époque des paiemens approchant, je conjurai M. Tarqueux de m'éclairer sur ma position, de me dire ce que j'avais à craindre ou à espérer; il le fit.

Dans des malheurs comme celui qui venait de m'atteindre, il n'y a pas de ménag mens à garder: il faut tout dire; M. Tarqueue le sentait, et il ne me laissa rien ignorer.

— L'opinion publique, Madame,

me dit-il, est fixée sur votre compte, je ne puis me flatter de la détourner. Vous êtes accusée de la perte de votre fortune et de la mort de votre mari, et vous n'inspirez aucun intérêt... vos enfans ne sont pas les enfans de M. Sydney, et la maison, où l'on élève...

— Assez, Monsieur, assez, je vois ce qui m'attend...

—Sydney se mourait... ; à sa dernière heure, je fus appelée près de lui ; il me dit :

— D'horribles calomnies ont été répandues... elles me servaient à excuser une passion qui fait notre malheur à tous :.... je ne les ai pas...

Il n'en put dire davantage : il vécut encore trois jours, et il mourut.

A peine avait-il fermé les yeux que l'hôtel fut envahi.

Je pris mes enfans par la main et me retirai avec eux, dédaignant une justification... inutile...

M. Tarqueux vint nous visiter, nous consoler.

La mort nous a enlevé ce dîgne ami ; une fois, une seule fois, M. Schresbury m'envoya cinq guinées...

John, Jenny et moi, nous pleurons depuis le moment où le soleil se lève jusqu'au moment où il disparaît...

Chaque jour de nouveaux malheurs pèsent sur nous. Ma fille est allée hier à sa pension, elle a été chassée comme une malheureuse indigne d'inspirer la moindre pitié.

Pauvre, pauvre Jenny!!..

Ah ! si la prochaine détresse où nous allons nous trouver, si le besoin que peut avoir une fille des con-

seils de sa mère ne me condamnaient à vivre.... avec quel plaisir je me débarrasserais du pesant fardeau de l'existence. »

CHAPITRE XII.

JENNY.

A quels amers chagrins votre cœur fut livré !

Henri avait fini le manuscrit. Il le tenait encore, réfléchissant sur la destinée de cette malheureuse mère de sa Jenny, et se demandant à quoi dans ce monde tiennent les réputations.

Il ne pouvait aller la voir que le dimanche suivant, celle qu'il jurait

de protéger, d'aimer, de chérir comme une sœur, comme une tendre amante.. et la semaine ne faisait que de commencer ; mais le mardi suivant on lui confia une affaire qui nécessitait plusieurs courses, et en les faisant, ne pouvait-il pas aller voir celle qu'il adorait. Il n'y vit rien d'impossible, et il y fut.

Quel changement dans la maison de la jeune fille !

La pauvre mère allait succomber aux souffrances inouies qu'elle avait eues à supporter ; mais le ciel toujours bon, toujours juste, semblait avoir voulu avant de la rappeler à lui, la rassurer sur le sort de ses enfans auxquels il envoyait pour protecteur, Henri.....

Henri protecteur d'une jeune fille ; un jeune homme que l'on pouvait

diriger à son gré... Oh ! si c'eût été quelques années auparavant... mais aujourd'hui tout était changé. Entre le Henri d'alors et celui d'à présent, il n'y avait aucun rapprochement à faire. Le malheur avait purifié l'âme de notre héros, et une mère affligée pouvait en toute sûreté lui confier sa fille.

Mais Madame Sydney ignorait tout ce qu'avait été Henri. Elle ne le connaissait encore que par ce que lui en disait sa fille, et elle ne savait dire de lui que beaucoup de bien : pourtant elle soupira en entendant le récit de Jenny, car elle se souvint comment un ingrat époux était parvenu à se rendre maître d'un cœur, qu'ensuite il avait méconnu et torturé de toutes les manières. La raison lui était revenue et elle priait le ciel de ne pas la rappeler à lui,

avant d'avoir vu ce jeune homme, qui avait su inspirer de l'amour à sa fille.

Aussi lorsque Jenny l'apercevant dit à la pauvre veuve :

— Ma mère, voici M. Henri!

Celle-ci réunissant toutes ses forces, se leva sur son séant et attacha ses regards mourans sur le jeune homme.

-- Soyez le bien venu, Monsieur, dit-elle, soyez le bien venu dans ma maison, où vous avez apporté quelque bonheur par vos secours et vos consolations.

Henri étonné regardait Jenny qui, comprenant sa surprise, lui dit d'un air triste.

— Ma mère a recouvré la raison, M. Henri... Hélas! dois-je m'en... réjouir.

Ajouta-t-elle plus bas, de sorte

que son amant entendit seul ces derniers mots.

— Oui, Monsieur, je m'en félicite, puisqu'elle me met à même d'apprécier tout ce que votre. . . générosité vous a porté à faire pour nous.

Et tout en parlant, ses regards embrassaient tellement le jeune homme, que pas une de ses sensations, pas un de ses mouvemens ne lui pouvaient échapper.

— Madame, reprit-il, je bénis le ciel d'un aussi heureux évènement. Sa colère s'apaise sans doute, et peut-être d'heureux momens pourront-ils encore succéder à des jours d'orage et de malheur.

La vieille le regarda plus fixement encore et aperçut alors le cahier qu'il tenait à la main, et que dans son étonnement il avait oublié de ca-

cher. Elle pâlit, voulut parler; mais les sanglots étouffèrent sa voix. Jenny crut que quelques souvenirs amers la troublaient : elle s'approcha d'elle et lui prodigua les plus tendres caresses. Elles calmèrent un peu la douleur de l'infortunée et elle lui dit d'un ton qui n'était pas celui du reproche :

— Oh! ma fille, je ne veux pas te gronder; mais tu connais donc bien Monsieur, tu as donc en lui une grande confiance pour lui avoir mis sous les yeux les malheurs et les fautes de ta mère.

— Ah! mon Dieu! m'en blâmez-vous? demanda la jeune fille.

— Madame, reprit Henri, soyez rassurée sur mon compte, je vous en supplie... la confiance de Jenny ne sera point trahie...

— De Jenny, reprit la veuve en

appuyant sur ce mot ; ah ! je le vois, il te manquait le secours d'une mère pour te préserver, et tu t'es laissé séduire...

— Séduire, madame...

— Oui, Monsieur, et puisse séduire et tromper n'être pas synonimes... ma funeste expérience ne m'éclaire que trop... puisse le ciel ne pas me faire regretter de n'avoir pas plutôt recouvré ma raison !

Ces mots éclairèrent Henri ou plutôt achevèrent de lui faire connaître l'état de son cœur. Jusqu'alors, il s'était efforcé de ne voir dans ce qu'il éprouvait pour Jenny qu'une tendre compassion ; mais les paroles de sa mère lui prouvèrent qu'un sentiment plus vif le guidait, et il vit à l'air embarrassé de la jeune fille et à son extrême rougeur, qu'elle avait

également trouvé le secret de son âme.

— Oh! madame, s'écria-t-il, en saisissant une des mains de la malade, je jure ici que nul aveu n'est encore sorti de ma bouche ; que jusqu'à présent, je n'avais considéré Jenny que comme une amie, une sœur; mais vous venez de déchirer le voile sous lequel s'était caché l'amour le plus ardent, le plus pur.... Je jure par tout ce qu'il y a de plus saint, par la mémoire de ma mère, si sacrée pour moi, que ma passion durera autant que ma vie, et que si votre fille daigne me choisir pour soutien, jamais elle ne pourra confier ses destins à un homme qui ait plus que moi, le désir de la rendre heureuse.

Pendant ce véhément discours, la jeune fille s'était emparée de l'autre

main de sa mère, et après l'avoir portée sur son cœur comme gage de la sincérité de son amant, elle la tenait appuyée religieusement contre ses lèvres.

La vieille ne chercha point à arrête l'élan de Henri. Lorsqu'il eut terminé, elle attacha sur lui des regards où se peignaient le doute qui agitait son âme. . . Elle remua la tête en signe d'incrédulité, et dit à Jenny :

— Le crois-tu, ma fille... parle, parle-moi avec confiance.

La jeune fille hésita et dit en tombant sur son sein pour y cacher ses larmes et le rouge que la pudeur répandait sur ses joues.

— Ma mère, jusqu'à présent il ne m'a pas donné le droit de me méfier de lui.

— Ah! Monsieur!!!

S'écria la pauvre mère en jetant sur Henri un regard triste, il dépend de vous d'embellir, ou de rendre malheureux les derniers momens de ma vie.

— Madame, tout ce que vous m'ordonnerez sera....

—Oh! je le sais, je le sais, tout maintenant, pendant deux mois, un an..... deux peut-être...... mais après.... après.... la satiété, le dégoût....

— Ma mère....

— Les reproches... les regrets... ma fille ne possède rien, Monsieur, rien.... absolument....

— Je le sais...

— Et vous, peut-être, vous avez des espérances... ?

— Aucune, Madame...

— Une famille, un père qui se refusera à couronner votre amour.

— Il y a long-tems que mon père jouit de la béatitude céleste.

— Une mère au moins.

— Oh ! quel souvenir vous me rappelez !.... non, non, je n'en ai plus... j'en avais une... une... bonne, indulgente... ses belles qualités l'ont... tuée...

— Pauvre femme !

— Si le bonheur de Jenny est remis entre mes mains, le souvenir de ma mère suffira pour que je la rende heureuse... c'est un serment que je peux vous faire, certain que je suis de ne point le trahir.

— Elle n'est plus, dites-vous ?

— Elle n'est plus.

— Elle avait des qualités qui l'ont tuée !!!...

— Qui l'ont tuée.

— Et moi, ce seront mes torts qui me tueront.... jeune homme, il y avait entre votre mère et moi une destinée bien dissemblable... elle, ses qualités... moi, mes erreurs...

Et la malade se prit à rire... non pas de ce rire qui excite la gaîté dans l'âme de ceux qui l'entendent... mais de ce rire rauque et sardonique, fruit du désespoir et qui le communique à ceux qui en sont témoins. Mais, reprit-elle, après que son accès de triste gaîté fut passé... mes aventures ne sont plus un secret pour vous, pourquoi ne me raconteriez vous pas celles de votre mère....?

— Le front de Henri se couvrit de rougeur et une sueur froide inonda tous ses membres ; il n'était paspré-

paré à cette question et ne savait comment y répondre ....

— Eh bien ! reprit la vieille, comme si elle eût joui de l'embarras où elle le mettait... eh bien ! vous hésitez.... allons donc.... confidence pour confidence...

— Ma mère, reprit la douce Jenny, monsieur Henri n'a peut-être pas le tems...

— Il est vrai, dit-il, j'ai pris sur mes courses pour venir jusqu'ici, et un retard plus prolongé pourrait, peut-être, paraître indiscret.

— Vous n'êtes donc pas libre de vos instans ? demanda la curieuse mère.

— Non.

— Et chez qui donc êtes vous employé, continua-t-elle.

— Chez . . .

— Et à l'instant même, il pensa que le nom de Schresbury était connu de madame Sydney et pourrait éveiller chez elle de fâcheux souvenirs, il hésita à le prononcer.

— Eh bien ! dit-elle, ce nom doit-il donc aussi être un mystère pour moi ?

— Et il y avait de l'aigreur dans le ton dont elle se servait.

— Schresbury.

— Schresbury !

— Elle fut quelques minutes sans parler.

Elle reprit :

— C'est un honnête homme... il m'a connue... il me méconnaît et je suis persuadée que s'il savait vos démarches près de moi... près de Jenny... il les désapprouverait et que

vous perdriez dans sa confiance ce que vous avez pu y gagner.

— J'en serais fâché, mais cela ne changerait rien à mes déterminations.

— Voilà qui est généreux... mais très-imprudent, dit froidement madame Sydney....

— Ma mère, dit Jenny, un si long entretien vous fatigue.

— Il m'a remuée jusqu'au fond de l'âme, et je sens maintenant que Monsieur a bien fait de remettre à un autre moment un récit que je veux qu'il nous fasse cependant.

— Soyez assurée, Madame, que j'ai autant d'impatience de vous rendre confidente de mes erreurs que vous pouvez en avoir à le devenir.

— Des erreurs...

— De grandes...

— Oh !

—Madame, de grandes, je le répète ; mais ne me pressez pas davantage, je vous en supplie... je vous promets de tout vous dire dimanche prochain.

—Le terme est un peu éloigné, jeune homme; dimanche, peut-être, je ne serai plus de ce monde.

— Ma mère...

— Laisse-moi, ma bonne Jenny, laisse-moi dire à ce jeune homme ce dont je suis convaincue ; mon âme veut se dégager de ma dépouille mortelle, je le sens, et dimanche, mes enfans, je ne vivrai plus que dans votre souvenir.

— Demain, je vous promets de vous satisfaire.

— Demain.

— Oui, demain.

Et en disant ces mots, Henri fré-

missait; car il avait des aveux encore plus pénibles à faire que ceux qu'il avait reçus de madame Sydney, et pour tout au monde, il n'aurait pas voulu la tromper.

John survint, et la conversation en sa présence ne roula plus que sur des objets futiles... futiles autant qu'ils pouvaient l'être auprès du lit d'une mère mourante.

Enfin, Henri promettant de revenir le lendemain, prit congé de son infortunée amie plus souffrant que quand il était venu; car il savait maintenant qu'il aimait, et peut-être lorsqu'elle le connaîtrait, la mère prévoyante, qui aimait sa fille, exigerait-elle de Jenny que jamais, jamais elle ne couronnât sa flamme... Il y avait des momens où il se disait que céder aux désirs d'une

vieille folle mourante, était un abus auquel devait se refuser un homme raisonnable... et puis ne pouvait-il donc pas, au lieu de raconter sincèrement ses déshonorans antécédens, leur substituer une histoire bien lamentable... Se donner comme une victime de l'injustice des hommes... Qui viendrait le démentir?... Qui l'oserait!.... Oh! quand ces débats se passent dans l'intérieur d'un homme, il n'est pas encore entièrement libre..., son cœur gémit encore sous l'empire des passions... Henri ne veut plus de ces débats odieux, il veut, il doit parler, et il parlera, dût ce qu'il avait à dire lui faire perdre tout espoir... et cet espoir n'est pas depuis si long-tems établi dans son âme pour qu'il ne puisse vivre encore après l'avoir vu se détruire... Il par-

lera... sa mère le veut, l'ordonne, et a-t-il encore le pouvoir, le droit de résister à ses ordres... ?

En rentrant à la fabrique, M. Schresbury lui reprocha doucement le long tems qu'il avait employé à faire une course pour laquelle il lui fallait au plus, trois quarts d'heure :

— Mon ami, lui dit-il, choisissez bien vos connaissances... tout l'avenir d'un jeune homme est là... Voilà plusieurs fois que je m'aperçois de votre absence, prenez garde aux motifs qui la causent et ne me mettez pas dans le cas de vous retirer la confiance que je vous ai accordée.

— Monsieur, jamais je n'en fus plus digne, je peux vous en faire le serment.

— Tant mieux, jeune homme, tant mieux, je vous crois. Williams

part demain, mon fils va le remplacer : il est moins au fait que son futur beau-frère, de ce qu'il y a à faire : pour que la fabrique ne se ressente pas du départ de ce dernier, je vous engage à redoubler de zèle et afin de ne pas vous faire croire que je veuille augmenter vos travaux sans songer à vos appointemens, je vous préviens que de ce moment, je double les uns et les autres.

— Ah ! monsieur...

— Point de remerciemens ; j'agis comme je dois le faire... imitez-moi.

Et en disant ces mots, il s'éloigna.

— Quel homme! se dit Henri, quelle justice ! et pourtant madame Sydney croit avoir à se plaindre de lui, elle le croit un homme égoïste, froid, impassible, lui, si bon ! si généreux... mais il a été abusé comme tant d'au-

tres... Si je parvenais à le détromper... Si je lui mettais sous les yeux tont ce que cette femme a souffert... S'il lisait le triste récit de ses souffrances... S'il connaissait les remords qui la tuent... S'il connaissait Jenny... John... Ah ! j'en suis sûr, son âme s'ouvrirait à la compassion, à la pitié... et peut-être quelques jours heureux pourraient encore luire pour la pauvre veuve.

Oui, oui, c'est bien cela. Henri priera Jenny de lui confier une seconde fois, le manuscrit qu'il a lu la veille. Il le remettra aux mains de M.Schresbury et il est certain du succès.

Henri ne put s'occuper de tout le jour de la rédaction du sien; car Williams, sur le point de s'absenter pour long-tems, le retint, pendant toute sa durée, occupé qu'il était de lui

tracer ses opérations commencées pour qu'il pût les continuer, pour le mettre au fait des comptes de chacun des ouvriers, pour lui prouver enfin qu'il comptait beaucoup plus sur son travail et son zèle que sur ceux de Frédéric, que pourtant on lui donnait pour chef.

Il paraît, d'après la conduite de M. Schresbury, que cette façon de penser était aussi la sienne : autrement, eût-il doublé les appointemens de Henri ? Oh ! les hommes ne sont pas ordinairement si généreux, et M. Schresbury ne faisait pas exception.

Enfin l'heure du dîner a sonné : les comptes sont réglés, arrangés. On se rend à la salle à manger. C'est le dernier repas que l'on prend avec Williams ; le lendemain, il sera parti avant qu'aucun des habitans de

l'hôtel soit éveillé. On resta à table plus long-tems que de coutume, on se sépara du voyageur, on lui fit ses adieux. Il serra la main de Henri avec expression ; il y avait trop de témoins pour qu'il pût lui parler. Frédéric en le quittant, lui dit :

— A nous deux, demain, M. Henri.

Henri, ému de quitter un homme qu'il estimait, lui répondit presqu'avec de l'humeur.

— A nous deux, demain, M. Frédéric !

Et un douloureux pressentiment fit craindre à Henri qu'il n'eût passé le plus heureux tems dans cette maison ; mais bientôt il songea à la rédaction de son manuscrit, et tout autre sujet de réflexion disparut devant celui-ci.

Il était assez grave.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Imprimerie de A. HENRY, rue Gît-le-Cœur, nº 8.